

442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 101

The CHUCK NORRIS EXPERIMENT : Live at Rockpalast (RUE 023)

OK ! Si l'on ne parle que du fanzine, j'ai été un peu fainéant entre ce numéro et le précédent. Presque 8 mois, je dois admettre que j'ai connu cadence plus élevée par le passé.

Mais, dans le même temps, la "442ème Rue" n'est pas vraiment restée inactive, comme en témoigne la nouvelle production vinyle du label. En l'occurrence un nouvel album de nos amis suédois Chuck Norris Experiment. Et pas n'importe quel album.

Outre qu'il s'agit de leur septième long jeu, il s'agit surtout de leur premier album live, et du deuxième à paraître sur la "442ème Rue", après le "Best of" de l'automne 2012 (toujours disponible d'ailleurs, avis aux amateurs).

Or donc, cet album live a été enregistré le 23 mars 2013 à l'Harmonie de Bonn, en Allemagne, pays qui est un peu la seconde patrie du groupe puisque les 5 gaillards y tournent régulièrement. Mais ce 23 mars fut une date très particulière. En effet, ce concert fut filmé par la télévision allemande, et diffusé quelques jours plus tard dans le cadre de l'émission "Rockpalast", probablement l'une des plus anciennes du paysage audiovisuel teuton. En 2014, "Rockpalast" fête son 40ème anniversaire. C'est pas rien.

Cet album a donc été enregistré en même temps que l'émission, dans des conditions tout ce qu'il y a de plus professionnelles évidemment. Il ne s'agit pas de l'intégralité du concert, qui a duré une heure, mais des meilleurs moments, soit 14 titres, dont 12 parmi les plus énergiques du groupe (quoique, des chansons énergiques, the Chuck Norris Experiment ne font que ça), et 2 reprises : "Where eagles dare" des Misfits, et "Hungry heart" de Bruce Springsteen, dont les versions studio viennent elles-mêmes de paraître sur une paire de 45t.

En sus de l'album proprement dit, en vinyl noir, le package comprend également un code de téléchargement, une photo dédicacée par les 5 membres du groupe, et un sticker. On a mis les petits plats dans les grands. Je dis "on" car, comme pour le "Best of", la "442ème Rue" s'est associée à 4 autres labels pour sortir la chose : "No Balls" (Allemagne), "Strange Magic" (USA), "AM" (USA/Japon) et "Ghost Highway" (Espagne).

Le tirage est limité à 150 exemplaires en tout et pour tout, je ne saurais donc trop vous conseiller de ne pas traîner pour vous le procurer avant qu'il ne soit trop tard.

Et puis, dans la foulée, le premier pressage de "Drunk'n'roll" de Spermicide étant presque épuisé (il m'en reste encore quelques-uns, là aussi faut vous dépêcher), nous avons décidé d'en faire un second. Même pochette mais, cette fois-ci, un très beau vinyl transparent (le premier pressage était rouge).

Voilà voilà, à bientôt pour de nouvelles aventures.

LEO 442

**442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE**

(33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

STEFAN (No Balls)

Jean-Noël LEVAVASSEUR

YANN (Cafzic)

JAY et toute l'équipe du COSMIC TRIP

Laurent et Jean-Luc MANET

Jowe HEAD

Lucas TROUBLE

COX, TOMA & LIPSTICK VIBRATORS

PARSLEY & MFC CHICKEN

CHLOE (Delete Your Favorite Records)

RADIO VITRIOL & ZEBARGES

Jean-Luc JOUSSE (New York Kleps)

Grégoire GARRIGUES (Super Wagner)

FRED & WEIRD OMEN

BLUTCH & STRONG COME ONS

MARCO (Ghost Highway)

ELWIN (Bad Siam Cat)

Barry LEE (KKFI)

SEB (Beast Records)

THIERRY (General Strike)

BETTY & FABIEN (Mass Prod)

PYHC

ZERIC (Trauma Social)

ABIR "Moka Inc" (Good luck for your new life)

GUI & SAID (R'n'C's)

Mister BEAT-MAN (Voodoo Rhythm)

DENIS (Slow Slushy Boys)

Yann QUILLIEN (Barracudas)

Dimi DERO

Pete ROSS & Susy SAPPHIRE

SPERMICIDE (always)

Joey SKIDMORE

Les FOSSOYEURS & les MARTEAUX PIKETTÉS

Jeudi 2 janvier 2014 - 16:48:13 (dust bowl time)

NEVERMIND - 13 histoires grunge et noires (Buchet-Chastel - www.buchetchastel.fr)

BERURIER NOIR - 30 nouvelles noires (Camion Blanc)

Le journaliste et écrivain Jean-Noël Levavasseur augmente sa collection littéraire et musicale avec ces 2 nouveaux recueils de nouvelles à thème. "Nevermind" se penche sur l'oeuvre de Nirvana. Chaque auteur s'inspire d'un titre de chanson pour développer son histoire courte. On retrouve ici quelques-uns des habitués de l'entreprise, Marion Chemin, Stéphane Le Carre, Jean-Noël lui-même, Jean-Luc Manet, Mathias Moreau, Frédéric Prilleux. Le ton, s'il est plutôt noir à la base, ce qui est à la fois le principe de la collection, mais aussi, souvent, l'ambiance qui se dégage des chansons d'un groupe emmené par un leader torturé, au point de finir par se suicider, je ne vais pas vous refaire l'historique, sait aussi parfois se faire cynique, railleur, attendri, détaché. Parmi les nouvelles à retenir, "Smells like teen spirit" de Caroline Sers, où l'on apprend que la no-life acnéique peut parfois s'épanouir en des ramifications inattendues et surprenantes, "In bloom" de Nicolas Rouillé, qui traite certes des problèmes existentiels d'une certaine jeunesse, mais surtout dans un pays, l'Iran, où ces problèmes prennent une dimension autrement plus dramatique que dans nos contrées occidentales, "Lithium" de Marion Chemin, qui décrit une pulsion mortelle irrépressible, qu'on l'assouvisse sur soi-même, comme feu Kurt C., ou sur autrui, y compris sur un innocent, peut-être la nouvelle la plus noire du recueil, "Polly" de Frédéric Prilleux, ma préférée, pour son traitement distancié du statut de star, et pour sa chute à mourir de rire. Cerise sur le gâteau, les 13 illustrations, une par nouvelle, de Jean-Christophe Chauzy. Ce mec est décidément bourré de talent, mais ça on le savait depuis longtemps, et ses dessins résumant savamment l'ambiance de chaque histoire. Autre recueil suivant le même principe, mais pas chez le même éditeur, celui consacré à Bérurier Noir. L'un des groupes français majeurs des 30 dernières années. Là aussi, la liste des contributeurs frise la perfection, comme par exemple Jean Mareska, vétéran du journalisme rock, Max Obione, Gilles Poussin, ex bassiste des Soucoupes Violentes entre autres, et auteur d'une somme littéraire sur le défunt magazine Métal Hurlant, sans parler de la préface de l'ouvrage, signée Titi, l'une des 2 choristes féminines de Bérurier Noir à l'époque. Le principe reste le même, chaque auteur s'appropriant une chanson du groupe. Et là, la mention de "nouvelles noires" prend toute sa dimension. Globalement, c'est probablement le recueil le plus sombre, le plus désespéré, le plus pessimiste, le plus violent et le plus sanglant de toute la série à ce jour. Mais, là encore, rien que de très logique si l'on considère que pas mal des textes du groupe ne respiraient pas non plus la joie de vivre, malgré, dans leur deuxième partie de carrière, un "look" de plus en plus festif, comme pour mieux désamorcer la noirceur du propos, et même si ce côté "festif" avait quand même aussi une tendance trash certaine. Chez Bérurier Noir, les clowns n'avaient rien de foncièrement joyeux, mais jouaient souvent avec le feu et les bombinettes, qui n'étaient manifestement pas remplies d'eau. Ici on sombre ou on surnage dans la dope et la défonce ("Soleil noir" de Jérôme Bertin), dans l'esclavage au travail, sous-tendu de harcèlement ("La viande hurle" de Jeanne Desaubry), dans la mouvance faf, skin et policière ("Manifeste" de Thomas Fleitour, qui met d'ailleurs en scène les membres de la raïa bérurière eux-mêmes), dans l'intimité de Mr et Mme Noël, et de leurs lutins ("La mère Noël" de Victor Grévillet, la nouvelle la plus drôle du recueil), dans l'enfer de la sale guerre d'Algérie, le Viet-Nam français ("Djebel" de Jean-Noël Levavasseur), dans le quotidien de Tonton Albert, figure

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"Best of 442ème Rue", tous les mardis de 21h à Minuit.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis de chaque mois de 21h à 23h.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



tutélaire de la scène alternative parisienne ("Salut à toi" de Jean-Luc Manet), dans les méandres câblés de l'Electro-Harmonix DRM 16, qui a eu la redoutable tâche de succéder à la mythique Dédé, boîte à rythme historique des Bérus ("Commando Pernod" de Jean Martial), dans le fait divers sordide ("J'ai peur" de Gérard Streiff, qui revient sur l'assassinat, en 2007, de Philippe Reniche, ancien de la raïa bérurière, torturé et tué par 2 débiles congénitaux en un acte purement gratuit). Côté illustrations, elles sont signées Batmeud, qui retrouve, par certains côtés, ce trait abrupt et tendu, le style de Laul, qui, à l'époque, s'occupait du graphisme de Bérurier Noir.

CAFZIC IS (STILL) BURNING ! (CD + Fanzine)

Le fanzine de Mont de Marsan Cafzic commence à avoir de la bouteille puisque voilà déjà sa 63ème livraison, ce qui, on en conviendra, est loin d'être anecdotique. Un 63ème numéro qui commémore, à sa manière, les 2 éditions du festival punk de Mont de Marsan, en 1976 et 1977. Cherchez pas, c'est pas un compte rond, ce n'est ni le 30ème, ni le 40ème, ni même le 35ème anniversaire de l'événement, c'est juste que ça tombe comme ça, et pas autrement. Manquerait plus qu'on ait besoin de dates repères pour se souvenir. Laissons ça aux politiciens de tous poils. Et on va en bouffer de la commémo, dans les mois qui viennent, avec le centenaire de la Première Guerre Mondiale, avec ses discours bien hypocrites sur le "plus jamais ça", sur le "devoir de mémoire", sur le "pour les jeunes générations", alors que des guerres, il y en a toujours autant partout dans le monde, qu'elles sont toujours faites au nom des mêmes "causes", ces putains de religions ou les intérêts commerciaux et financiers d'une poignée de requins sans foi ni loi qui tirent les ficelles de loin sans, bien sûr, se salir les mains. Mais je m'échauffe les sangs, et j'ai un disque sur le feu. Donc, Cafzic se penche sur le festival de Mont de Marsan. Parlons du fanzine tout d'abord, un numéro spécial dans tous les sens du terme puisqu'il s'agit rien moins que du fac-similé d'un autre fanzine, fait à l'époque, 76/77 donc, par 5 mômes (enfin, qui l'étaient à ce moment-là, qui ne doivent plus vraiment l'être aujourd'hui, sauf à avoir trouvé la recette de l'élixir de jouvence, ce qui, sans faire offense à leurs talents divers et respectifs, m'étonnerait quand même un tantinet), un fanzine donc fait par 5 lascars qui ont justement assisté aux 2 éditions du festival, et qui ont décidé de coucher sur papier leurs impressions. "L'écho des sauvages" qu'ils ont appelé leur grand-oeuvre, on devine quelles pouvaient être leurs lectures d'alors. Un fanzine à l'ancienne, colle et ciseaux, au graphisme "do it yourself" revendiqué (forcément, y avait pas d'autre moyen en cette ère quasi préhistorique d'avant "Word" et "Photoshop"). Le plus drôle de l'histoire, c'est que, une fois leur fanzine bricolé et terminé, il n'a jamais été édité. Nos 5 punks en herbe n'avaient pas un fifrelin en poche pour le photocopier, pas même à 5 exemplaires, soit, au minimum, 1 par concepteur impliqué. L'original est donc resté unique. Le plus surprenant étant que l'un de nos argousins ait réussi à le garder dans ses archives, malgré, j'imagine, les déménagements et, donc, les classements verticaux et par le vide qui accompagnent toujours ce genre de péripétie de la vie. 36 ans après, nous découvrons le bazar avec nos yeux d'archéologues de la chose punk. Et le machin était plutôt bien foutu. Il n'est donc pas trop tard pour en prendre connaissance, a fortiori si, vous aussi, vous fûtes spectateur de l'un ou l'autre (ou des 2) de ces festivals. Ça devrait raviver quelques souvenirs depuis longtemps enfouis sous les 40 heures (35 aujourd'hui) salariées, les mômes apparus entre-temps, les courses du samedi après-midi, les vacances à la Bourboule et autres grilles du Loto hebdomadaires. Les vieux punks n'ont pas tous forcément bien vieilli. Du coup, comme le rédac-chef du Cafzic s'est retrouvé avec pas mal de temps libre dans la conception de son propre fanzine (forcément, il n'a rien eu à faire le sagouin, c'était déjà torché), il s'est dit qu'il allait en profiter pour concocter une petite compil, histoire de donner une dimension sonore au bouzin. Et comme il semblait peu envisageable de retrouver des bandes enregistrées de ces 2 festivals (même si, apparemment, quelques concerts le furent, comme en témoigne celui des Damned en 76, sorti il y a quelques années), Yann (c'est le cafziqueux en chef) a pris son bâton de pèlerin, est allé démarcher quelques groupes qui glandaient de ci de là, et leur a demandé d'enregistrer des reprises de groupes punk (au sens très large du terme) de l'époque, histoire de rendre hommage à tous ces vénérables ancêtres. Ceci étant, dans sa grande mansuétude, Yann a quand même laissé du mou dans les voiles de tous nos sauvages contemporains, puisque la plupart des reprises concernent des groupes qui n'ont pas joué à Mont de Marsan à l'époque. En fait, il n'y a que Police, les Damned et le Clash qui représentent ici la programmation originale du truc. Mais bon, on s'en fout un peu, c'est surtout le prétexte qui importe, et ce que les groupes actuels en ont fait. Et, dans l'ensemble, ça se

tient bien. Après, forcément, on trouvera toujours des trucs qui nous plaisent moins, voire qui nous laissent de marbre. Personnellement, la Raïa (c'est con, ils ont pourtant choisi de reprendre Crass, une bonne idée au départ) ou les Boulenvrac (eux c'est Sid Vicious), comment dire sans froisser les susceptibilités, j'ai un peu de mal. Le trip pseudo-festif barré, c'est loin de mes préoccupations. Mais, pour le reste, soit 21 titres sur les 23, ce qui reste largement au-dessus de la moyenne, c'est du tout bon. Je ne vais pas tout vous citer, achetez le truc, ce sera mieux, mais il y a néanmoins quelques belles surprises, et quelques belles confirmations. En vrac. Simon Chainsaw reprenant le "Gary Gilmore eyes" des Adverts, Y ? l'excellent "Fast cars" des Buzzcocks, the Very Small Orchestra acoustiquant le "Ace of spades" de Motörhead (fallait oser), les Ramoneurs de Menhirs nous resservant leur reprise de "If the kids are united" de Sham 69, Dead Pop Club le "Police on my back" du Clash, Thompson Beat surfaisant et spatialisant le "Radioactivity" de Kraftwerk (trop fort les gars) ou Oxycoupeur s'attaquant au "Wasted" de Black Flag (déjà en mode en ce moment, après la récente version de Spermicide), y a quelques belles tranches de punk bien senti. Largement de quoi passer l'hiver au chaud.



BERURIER NOIR : Viva Bertaga (2CD, Archives De La Zone Mondiale - www.archivesdelazonemondiale.fr)

LUDWIG VON 88 : Live ? (SP, Rheostat Records/Euthanasie)

Les hasards du calendrier font souvent s'entrechoquer les événements. Au moment où l'on apprend que François Béru (ex chanteur de qui vous savez) est devenu historien au CNRS, spécialiste de l'Asie Orientale, les rééditions des albums de Bérurier Noir s'achèvent avec le live "Viva Bertaga". Depuis l'année dernière, en effet, Archives De La Zone Mondiale a lancé son programme de réédition des albums des Bérus, les premiers pressages étant évidemment épuisés depuis fort longtemps, tout comme les rééditions d'il y a une dizaine d'années, au moment de l'éphémère reformation du groupe. Ces repressages sont donc bienvenus pour tous ceux qui découvriraient Bérurier Noir aujourd'hui, essentiellement parce qu'ils étaient trop jeunes (voire même pas nés) à l'époque. Les rééditions des albums studio n'offrent guère d'intérêt si vous possédez déjà les originaux, seul "Souvent fauché toujours marteau", semble-t-il, proposant de rares inédits. Pour les autres, rien de nouveau sous le soleil. En revanche, pour ce qui est de "Viva Bertaga", c'est autre chose. "Viva Bertaga" est le témoignage des concerts d'adieu de Bérurier Noir qui s'étaient tenus à l'Olympia de Paris les 9, 10 et 11 novembre 1989. Ironie de l'histoire, au moment où les Bérus tiraient leur révérence, à 1000 kilomètres de là, le Mur de Berlin tombait sous les coups de boutoir d'une jeunesse elle aussi révoltée. Au moment de sa sortie, en 1990, "Viva Bertaga" proposait 23 titres enregistrés durant ces 3 soirées de folie. Une édition limitée était même disponible, avec 5 titres supplémentaires sur un mini CD 3", vite épuisée on s'en doute. Mais le compte n'y était pas. Durant ces 3 soirs, la set-list des Bérus fut changeante, certains titres supprimés ou rajoutés selon les dates et l'humeur du moment. Avec cette nouvelle édition, en 2 CD, contre 1 à l'origine, on retrouve les 5 titres précédemment édités en tirage limité, augmentés de 10 autres pour faire bonne mesure. Ce qui, cette fois-ci, de mémoire, doit nous faire

entendre toutes les chansons jouées pendant ces 3 soirées. En toute logique, on trouve ici tous les standards béruriers ("Le renard", "Hélène et le sang", "Petit agité", "Porcherie", "Vivre libre ou mourir", "L'empereur Tomato-Ketchup", "Les Béruriers sont les rois", "Vietnam Laos Cambodge", "Vive le feu", "Nuit apache", "Salut à toi"), mais aussi quelques reprises que le groupe ne réservait qu'aux concerts, sans jamais les avoir enregistrés officiellement en studio : "Panik" (Métal Urbain), "If the kids are united" (Sham 69), "Capitaine Kirk" (Spizzenergi), "White riot" (Clash), et même une "Internationale" qui vient fraterniser avec la "Makhnovtchina" qui, elle, fut dûment enregistrée pour les besoins d'un 45t. Toute l'énergie de Bérurier Noir se retrouve dans ces presque 40 titres, ce qui ravivera bien des souvenirs chez ceux qui les virent à l'époque. Pour les autres, et si les images vous manquent, rappelons que la vidéo tournée lors de ces concerts de l'Olympia est, elle, disponible sur le double DVD "Même pas mort", paru en 2004, au moment de la reformation. Notons enfin que toutes ces nouvelles éditions sont disponibles en de superbes digipacks, ce qui en fait des objets évidemment bien plus attractifs que les éditions CD originales, en boîtier plastique, le standard de l'époque. Autres temps, autres moeurs.

Et puisqu'on en est au chapitre des rééditions archéologiques, signalons l'heureuse initiative qui nous vaut de voir ressurgir des limbes et des ténèbres le tout premier 45t de Ludwig Von 88, les petits frères rigolards, déconneurs et adultérins des Bérus sus-cités. Nous sommes alors en 1985, les Ludwig sont encore 5 petits branleurs qui ne rêvent que d'une chose, foutre le bronx partout où ils passent. Il y a là Olaf (ex membre fondateur de Bérurier Noir, il n'y a pas de hasard) et Bruno aux guitares, Karim et Fabrice au chant, et Laurent à la basse. Un jour (un soir ?) de répétition moins branquignolesque que d'habitude (hum, tout est relatif), on décide d'enregistrer 2 chansons pour atteindre le valhalla, sortir un disque. Les moyens financiers font défaut, on réquisitionne donc un bête magnétophone à cassettes, et le tour est joué en moins de temps qu'il n'en faut pour écluser une canette ou 2. Le frère de Laurent, le ci-devant Jean-Luc Manet, à l'époque journaliste au sein de la vénérable (et défunte) revue "Best", casse sa tirelire (autant dire qu'il se ruine) pour payer le pressage. Mais le nourrain n'est pas bien gras, et suffit juste à payer la fabrication du disque, pour la pochette, faudra se débrouiller autrement. Du coup, tout le monde est réquisitionné pour fabriquer les dites pochettes en vrai "do it yourself", chacun avec ses petites mimines plus ou moins habiles. Résultat des courses, il n'y aura pas 2 pochettes identiques, chaque heureux possesseur de ce 45t historique est donc propriétaire d'un objet unique. Aujourd'hui, on est passé à l'industriel avec une vraie pochette pour cette réédition, mais, histoire de marquer le coup, celle-ci se présente sous forme de poster, avec un bref historique et de nombreuses photos d'archive. Faut pas déconner, faut que le chaland en ait pour ses brouzoufs. Du côté des chansons, sur une face on trouve un futur classique des Ludwig, le ska-punk "Bilbao", et sur l'autre un futur trésor englouti, puisque la chanson ne sera jamais réenregistrée, le punky "Un quai de gare". Au passage, ce 45t fut aussi la seule trace discographique de cette prime formation, puisque, l'année suivante, au moment de la sortie du premier album, "Houlala", Olaf avait déjà repris sa liberté, en même temps que sa retraite musicale. Ce 45t est donc la seule preuve de vie d'une formation éphémère. Sa réédition n'en est que plus appréciée.



Jowe HEAD and the DEMI-MONDE : Confessions from the twisted tower (CD, Topplers Records - www.topplers.co.uk)

Jowe Head est un vétéran de la scène alternative anglaise puisqu'il fit ses débuts voilà 40 ans au sein des Swell Maps, avec Nikki Sudden et Epic Soundtracks, avant de jouer avec les Television Personalities. Depuis 30 ans maintenant, il poursuit une carrière solo complètement atypique, avec des groupes de circonstance. The Demi-Monde est le dernier en date, formé en 2008. Avec eux, Jowe Head nous offre une musique toujours aussi personnelle, profondément ancrée dans une tradition bien anglaise, celle des doux dingues, des rêveurs fous, des saltimbanques de l'absurde. Il y a quelque chose de l'humour surréaliste des Monty Python dans ce nouveau disque, le deuxième avec the Demi-Monde, comme il y a aussi quelque chose de la poésie décalée d'un Syd Barrett cramé aux acides dans ces chansons banales, toujours à la limite de la perte d'équilibre, et qui oscillent entre musique de cour, pop brinquebalante ou théâtre chanté. Jowe Head joue d'une multitude d'instruments, ajoutant aux traditionnels guitare, basse ou claviers divers, l'autoharp (cithare américaine), le piano jouet ou le tambura (luth d'Asie Centrale). Ce qui ne l'empêche pas de s'entourer de nombreux intervenants, dont la principale est Catherine Gerbrands qui, non contente de soutenir Jowe de sa voix lumineuse et éthérée, joue aussi de la scie musicale, finalement l'instrument le plus prégnant sur cet album, ce qui lui donne une couleur reptilienne et sinieuse qu'on n'attend pas d'un groupe anglais. Parmi les autres instruments, on notera les apparitions d'un xylophone, de diverses cordes (violon, alto et violoncelle), et même d'un sonar sous-marin, ce qui, vous en conviendrez, n'est guère banal. De toute façon, la musique de Jowe Head n'est elle-même pas vraiment formatée ni anecdotique, alors...

Lucas TROUBLE : 13 violetas (2 CD, Nova Express Records - www.novaexpressrecords.com)

Il a toujours un sens décalé de l'humour, le Kaiser. Songez que, pour qualifier son nouvel opus solo, il n'hésite pas à parler de concision. Concis, chez lui, ça veut dire un truc qui s'étale sur 2 CD, sur 32 morceaux, et sur plus de 150 minutes ! La sémantique n'est décidément pas une science exacte. Après, rendons-lui justice, il n'hésite pas non plus à parler de nouvelle ignominie, ou de cauchemar sonique, il semble donc lui rester un fond de lucidité qui l'empêche de se perdre complètement dans les méandres de sa propre auto-combustion cérébrale. Bon, si vous connaissez déjà un chouïa l'oeuvre du maître, vous devez bien vous douter que ce disque doit être au moins aussi branque que les précédents. Sinon, on n'en parlerait pas dans ces colonnes. Alors non, Lucas Trouble n'a rien perdu de son dadaïsme musical, ni de sa mystique tortueuse, ni de son éclatante noirceur d'âme. Ouf ! Tant mieux ! Comme d'habitude, l'ermite de Chagny joue quasiment de tous les instruments sur cette collection de sonates déviantes, à l'exception notable de la batterie, tenue, partout où c'est nécessaire, à une paire d'exceptions près, par son vieux complice Eric Lenoir (Vibromaniacs, Mediums, Gitanes, j'en passe et des pires). Et puis tiens, Lucas Trouble invente aussi, au passage, un nouveau concept de groupe pour qualifier tous les autres invités qui viennent élucser un gorgeon ou deux avant de s'enfermer dans l'ancre du monstre, c'est le Serial Killer Social Club. Avouez que ça en jette comme blaze ! Ainsi donc, au détour de tel ou tel morceau, on retrouve d'autres éminents saltimbanques électriques, comme Mitch (Cowboys From Outerspace), T.B. Noise (Buckaroos) ou Frankie Danger (ex Snipers, et actuel Mysterious Speculoos, avec Lucas). Pour le reste, les chansons de Lucas Trouble sont à l'image ténébreuse et vampirique du bonhomme, des psaumes diaboliques à entonner dans des cathédrales souterraines, enfumées et moisies d'humidité putride. La prédominance des claviers gothiques, au milieu des guitares fuzz ou des basses cataclysmiques, ne risque pas de vous faire voir la lumière, c'est pas fait pour. En revanche, pour vous donner une idée de ce que vous allez endurer quand vous vous retrouverez en enfer, c'est plutôt bien vu, vous ne serez pas pris au dépourvu. Pour terminer, signalons quelques sommets de grande classe. Il y a d'abord les 2 reprises de Chrome Cranks, l'un des groupes les plus sous-estimés de la planète. Oui, 2 reprises du groupe new-yorkais, carrément. On savait que Lucas avait du goût, là, ça devient de la pure gastronomie, de l'orfèvrerie, de l'art majeur. Et puis il y a ce truc complètement improbable, "Horst", hommage délirant à Horst Tappert, l'acteur à la mimique unique, incarnation désincarnée de l'inspecteur Derrick, une chanson écrite après la mort de Tappert, mais, surtout, de manière prémonitoire, AVANT les révélations récentes sur le passé de Waffen SS du flic le plus mou de l'histoire des images animées. Et là, le doute n'est plus permis, Lucas Trouble a définitivement ouvert les portes d'une perception extra-

sensorielle qui lui permet d'avoir accès à des niveaux de conscience que le commun des mortels ne connaîtra jamais. A trop fricoter avec les forces occultes, fallait bien que ça lui tombe sur le râble un jour ou l'autre. Et le Kaiser, en moderne pythie, je dois admettre que ça me rend tout chose. Appelez-moi de ne jamais lui demander de me tirer les tarots, je préfère ne pas savoir.

Léon ROUSSEAU : Fat bastard (CD, Ruby Music - www.rubymusic.ie)

Bon, d'accord, énoncé comme ça, Léon Rousseau, ça fait pas très rock'n'roll, je vous l'accorde. En même temps, tout le monde ne peut pas s'appeler Bo Diddley ou Sid Vicious. En revanche, le bonhomme est né en 1977, rien que ça, sur un CV, ça fait déjà plus classe, même si ça ne prédestine pas forcément à faire du punk. Sauf que lui, si, dans son insouciance jeunesse, dans un groupe nommé SpringBox, dont je n'ai jamais entendu parler jusqu'à présent. En 2006, Léon (petit-fils de J.J. ? de Douanier ?) décide de se lancer en solitaire sur les chemins de traverse d'un rock plus mainstream. Jamais vu passer son premier album, mais découvert avec le deuxième, "Nonbreakable stereo", en 2008, et la chose, de mémoire, m'avait bien accroché la trompe d'Eustache. Du coup, c'est avec un a priori favorable que j'ai réceptionné sa nouvelle livraison. Et l'écoute du bazar est, une nouvelle fois, plutôt agréable. D'abord, faut dire que l'énergumène chante en anglais, ce qui évite l'écueil chanson française, handicap toujours rédhibitoire pour qui veut afficher un minimum de prétention "rock". De plus, il n'y a pas ici non plus de ces fanfreluches "pop" qui me gonflent grave en ce moment chez tous ces groupes qui prétendent faire du garage ou du rock'n'roll, et qui ne font en fait qu'une variété vaguement améliorée. Non, en fait, Léon Rousseau serait plutôt à ranger du côté de quelques interprètes anglo-saxons qui, sans faire de rock pur et dur, n'en perpétuent pas moins une certaine tradition. Les arrangements des chansons de cet album, avec leurs guitares lumineuses, souvent acoustiques, leurs rythmiques maîtrisées, leurs nappes d'orgue (un bon point ça, l'orgue) ou leur piano allègre, me font régulièrement penser à ce que pouvait faire un Dylan au milieu des 60's, au moment où il a découvert l'électricité. Je sais, comparer quelqu'un à Dylan, c'est pas une mince affaire. Et je ne dis pas qu'on a à faire à un nouveau Dylan, je dis juste qu'il y a des réminiscences, et que c'est toujours mieux de s'inspirer du Zim que de n'importe quel tâcheron comme il en pullule ces derniers temps sur les ondes, chanteurs interchangeable, sans voix, et sans inspiration. Chez Léon Rousseau, il y a un petit quelque chose de touchant, d'accrocheur, et de plaisant à écouter. C'est tout ce qu'on demande à un disque, non ?

The ROTT CHILDS : Alleluia - A brit milah in G melodic minor (CD, House Rott Child Records)

Ah, que voilà un groupe et un concept bien barrés. Les Rott Childs sont belges (avec un membre de Kabul Golf Club, autres dérangés notoires) et font de la musique comme d'autres font des maths, par pure perversion mentale. Ceci est leur deuxième album (le premier, c'était en 2009), une sorte d'opéra mystique, de messe bruitiste, d'évangile frappadingue. Oubliez les oeuvres de Luc, Matthieu, Jean et Marc, oubliez même Judas, de toute façon ce ne sont que des conneries. De même, oubliez les fornications vaticanes, les pitreries scolastiques et les sons et lumières ecclésiastiques, vaines pantomimes destinées à abrutir le fidèle. Il n'est de vraie communion qu'électrique, luxurieuse et déglinguée, et les Rott Childs en sont les dignes officiants. Excommuniés depuis longtemps, même par leurs propres familles, paraît-il, ils n'avaient plus qu'à se réfugier dans cette noise déstructurée, polyphonique et chaotique, d'où surgissent des nuées de sonorités aléatoires, dont le seul point commun est de faire exploser le premier décibelmètre qui tenterait de s'interposer entre le quatuor et son déluge d'accords erratiques et libres de toute entrave. Ce disque n'est qu'une valse anarchique de particules soniques qui s'infiltreront en vous par tous les orifices possibles, surtout les moins usités. Nouvelles sensations garanties.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

HATEFUL MONDAY : It must be somewhere (CD, Kicking Records/GPS Prod)

COOPER : Cooper (CD, Kicking Records)

Nouvelles productions pour 2 des groupes les plus racés de la scène hardcore mélodique européenne. Du côté des suisses de Hateful Monday, on en est au 7ème effort en 16 ans d'existence, même s'il leur a fallu 5 ans pour accoucher de la chose. Et, contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'accouchement ne semble pas s'être fait dans la douleur si on en juge par le côté compact et ramassé du disque. Même pas une demi-heure pour 13 morceaux, ça sent le vite fait bien fait, le genre de truc troussé en moins de temps qu'il n'en faut pour faire quelques figures free style au skate park du coin. Tout ça déboule du fin fond du studio et vous décoiffe élégamment malgré le gel fixation forte. On sent qu'ils se sont bien marrés à nous pondre cet album virevoltant, vitaminé et survolté. Ça doit être l'air vivifiant des Alpes.

Quoi que... Au niveau de la mer, voire même en dessous, ça a l'air de marcher aussi, si l'on en juge par le nouvel opus des hollandais de Cooper. Au pays des polders aussi on sait faire dans le commando qui débaroule sans crier gare, et qui vous passe entre les jambes en rigolant. Même si Cooper n'est pas aussi éruptif que Hateful Monday, sur ce 6ème album du moins, avec des titres qui, parfois, se posent tranquillement et regardent le temps passer. Bah oui, ça fait quand même 20 ans qu'ils sont là les lascars, ça laisse le temps de se retourner et de faire un bilan. D'autant plus facile que

le groupe s'est auto-produit pour l'occasion, laissant les manettes à René, le chanteur et guitariste du groupe, qui connaît forcément bien son sujet. Et, comme pour marquer le côté un poil plus introspectif que d'habitude (enfin, tout est relatif), le groupe, qui a choisi de ne pas donner de titre à cet album, l'appelle, dans l'intimité, son "blues album", même si l'on n'y entend pas la queue d'un tempo en 12 mesures, et même si on n'y trouve aucun morceau lent. Ça doit être de l'humour je suppose. En tous les cas, le punk mélodique de Cooper, à la limite même du pop-punk, n'a rien perdu de son efficacité.

THIS LIFE : Lies about the truth (CD, Delete Your Favorite Records/Deux Pieds Deux Dents/Never Trust An Asshole)

NO GUTS NO GLORY : Yes, we have partying skills (CD, Delete Your Favorite Records)

Ca bouge du côté de la jeune scène hardcore française. Voici la preuve par 2 albums plutôt éternés et énergiques. This Life s'est formé à Toulouse voilà à peine 2 ans et se fend déjà d'un premier album qui va botter quelques culs. Le hardcore de This Life, dense et dru comme une pluie tropicale, n'amuse pas vraiment le terrain, il pratiquerait même la politique de la terre brûlée si le groupe était une armée en campagne plutôt qu'un groupe de joyeux électriciens. Ca bastonne comme à une chasse au skin, ça bourrinne comme sur un ring de boxe, ça bougonne comme au Café du Commerce un soir d'annonce d'augmentation d'impôts, et ça assène donc quelques mensonges sur des vérités pas toujours bonnes à dire. Les guitares sont teigneuses et en colère, les rythmiques sont explosives, et le chant est à la ballade amoureuse ce qu'une bombe atomique est à un lance-pierres, l'étape ultime de l'évolution. A part ça, ils semblent avoir l'avenir devant eux.

Quant à leurs petits camarades de jeu, ils auraient pu s'appeler Pas De Bras Pas De Chocolat, ou Pas De Couilles Pas De Galipettes, ils ont préféré Pas De Tripes Pas De Gloire, on l'a échappé belle. Originaires de la région de Valence (au bord du Rhône, pas en Ibérie), ils batifolent tous dans d'autres formations tout aussi sympathiques (Anita Babyface and the Tasty Poneys, Bad Chickens, Owen Temple Quartet, Kickback, liste complète contre une enveloppe timbrée), ce qui ne les empêche pas de prendre sur leur temps libre pour se retrouver au sein de ces No Guts No Glory pas fainéants de la corde de mi (déjà 2 autres albums avant celui-là, et une palanquée de tournées, dont une demi-douzaine entre Moscou et Berlin avec crochets par Kiev et autre capitales slaves, z'ont pas peur de bouffer du kilomètre). Et question musique me direz-vous ? Bah, facile, c'est du punk avec de gros morceaux de hardcore dedans, et nappage mélodique pour boucher les trous. Ca se balade en short pour épater les filles, ça gratouille là où ça fait du bien, et ça fourre sa baguette dans tous les trous accueillants... auditifs les trous, qu'alliez-vous croire bande de petits obsédés ?

NOTHING FOR FREE : Speeches are useless (CD autoproduit - www.nffpunk.fr)

En 2006, je crois me souvenir avoir chroniqué le deuxième EP de Nothing For Free, "Second chance", et, de mémoire, en avoir dit du bien. Quelques années plus tard, le groupe sort enfin son premier album. Ils y auront mis le temps, surtout si l'on songe que le groupe existe depuis déjà 10 ans, et qu'ils n'avaient donc, jusqu'à présent, que 3 formats courts pour boucher quelques dents creuses. Notez bien que, malgré tout, c'est pas parce que le truc est un vrai album qu'il s'étale pour autant sur d'interminables minutes qui, parfois, servent plus de remplissage que d'une véritable mission salvatrice. Ici, c'est pas le propos, 14 chansons, d'accord, mais à moins de 2 minutes l'unité, on ne risque pas de tomber sur quelque boursoufflure progressive. Non, non, c'est toujours un bon vieux punk mélodique qui sert de toile de fond au discours d'un groupe qui maîtrise parfaitement son affaire. En même temps, comme ce ne sont plus vraiment des perdreaux de l'année, y a comme qui dirait de l'expérience à faire valoir. Les compositions sont tirées au cordeau, calibrées au millimètre, arrangées au poil de cul. Y a rien qui dépasse, y a pas de graisse superflue, y a aucun adjuvant douteux. C'est sec, tendu, nerveux, ça ne bafouille pas, les guitares sont aussi excitées que des jeunes mariés le soir de leurs noces, les mélodies sont affûtées comme une lame de Tolède, et, comme l'indique le titre de l'album, ça ne discute pas pour ne rien dire. On n'est pas au café du coin ici, si on refait le monde, on s'arrange pour essayer de passer à l'action, avec ses moyens, d'accord, mais on ne reste pas les bras croisés à regarder passer les trains sans au moins tenter de monter dedans.

442ème RUE LE LABEL

RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)

Punk-rock-garage - Green vinyl - 7,5 €

RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)

Iggy Pop covers - Green vinyl - 7,5 €

RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)

Noisabilly - Pink vinyl - 7,5 €

RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)

Class rock - Blue vinyl - 7,5 €

RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)

Lightning pop - White vinyl - 7,5 €

RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)

Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7,5 €

RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)

16 bands covering 007 themes - Picture disc - 19,5 €

RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)

Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7,5 €

RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)

Roots-rock'n'roll on stage - 15 €

RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)

60's-garage - Black vinyl - 7,5 €

RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)

24 rock'n'roll bands with guitars - 15 €

RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)

4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 10 €

RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)

Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7,5 €

RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)

Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 8 €

RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)

Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7,5 €

RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)

6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll - Grey vinyl - 7,5 €

RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)

Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band - 15 €

RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)

High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,

Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl - 21,5 €

RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first five (LP 14 tracks)

High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 19,5 €

RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast

(LP 14 tracks)

Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Download

code - Black vinyl - 23,5 €

The NEW YORK KLEPS : Cool soul cuisine française (CD, Jostone Traffic/Cool Soul Festival)

Cela fait déjà presque 3 décennies que Jean-Luc Jousse anime, à sa manière, la scène rock'n'roll orléanaise, notamment à travers ses groupes de clébards, des Klepstones au milieu des années 80 aux plus récents Cool Kleps, la gente canine est toujours à l'honneur dans ses noms de groupes. Confirmation en est ici donnée avec ces New York Kleps. Mais pourquoi donc New York ? Simple. Jean-Luc Jousse, en plus d'être chanteur et guitariste de ces Kleps à géométrie variable, est surtout un infatigable tourneur, spécialisé notamment dans tout ce que les Etats-Unis comptent de groupes d'obédience garage, rock'n'roll, blues et autres joyeusetés punky. Et, plus que cela, Jean-Luc Jousse a surtout développé de solides amitiés avec ces groupes. D'où l'idée, au moment d'enregistrer cet album, de convoquer le ban et l'arrière-ban de ses amis américains, new-yorkais pour la plupart. Ainsi, au fil des 13 titres du disque, retrouve-t-on quelques trognes connues et reconnues, comme Matt Verta Ray et Jon Spencer (Heavy Trash), mais aussi Judah Bauer (Jon Spencer Blues Explosion), Keith Streng et Peter Zarella (Fleshtones), Handsome Dick Manitoba (Dictators), ou Mick Collins (Dirtbombs). Avouez que ça en jette. D'autant que, pour que la chose ait les moyens de ses ambitions, le disque a aussi été enregistré dans la Grosse Pomme. Ca sonne évidemment garage à mort, tout ce qu'on aime. Et la justesse parfois limite du chant de Jean-Luc Jousse, ainsi que son accent frenchy à couper au couteau (adepte de l'auto-dérision, il fait d'ailleurs ouvrir l'album par un message téléphonique d'Handsome Dick Manitoba qui lui dit qu'il n'a pas compris un traître mot du message qu'il lui avait lui-même laissé un peu plus tôt, justement à cause de son accent) fleurent bon la spontanéité des groupes garage 60's qui, à l'époque, étaient souvent adeptes (obligés) du bricolage et du bidouillage maison pour sortir des disques enregistrés sur le pouce, histoire de laisser une trace, même éphémère, de leurs exactions musicales. Jean-Luc Jousse a dépassé ce stade éphémère depuis bien longtemps. Ceci étant, comme ses propres disques sont toujours espacés de plusieurs années, ça revient presque au même. Un disque, en tout cas, qui ne se prend pas la tête, ça fait du bien.

SUPER WAGNER : Incandescence (CD, Vitch Music Group)

Nouveau projet du chanteur et guitariste Grégoire Garrigues (ex Guépard de Claudia Colonna et autres Dragueurs, actuel Socquettes Blanches et Panther Burns de Tav Falco), Super Wagner, qu'on a déjà pu entendre en 2012 derrière Chris Wilson pour l'album de ce dernier, "Slow death live", Super Wagner, donc, nous propose un savant mélange de rock-garage aux influences 60's évidentes, au traitement 70's indéniable, et à la modernité assumée. En fait, à l'écoute de ce premier album, il me vient tout de suite à l'esprit que Super Wagner seraient bien les dignes rejetons de Bijou. Même classe dans les compositions, même fragilité apparente dans le chant, même fausse innocence dans les textes, même regard objectif sur un passé qui, s'il sert de référence, n'impose pas pour autant sa loi trop nostalgique. D'ailleurs, on notera avec intérêt que Jean-William Thoury, qui fut en son temps le manager et parolier de Bijou, signe ici 2 textes ("Faire fuir un fantôme" et "Je ne vois plus rien"), preuve que la connexion entre les 2 groupes n'est pas si incongrue. Et tant qu'on y est, citons également Patrick Eudeline qui se fend, lui aussi, d'un texte ("Le poker des glandeurs"), ce qui achève de crédibiliser l'entreprise. Même si ce double patronage spirituel ne fait pas tout, le groupe sachant évidemment se suffire à lui-même, comme le prouve le fait que Grégoire Garrigues signe tous les autres textes, et toutes les musiques d'un disque qui fait la part belle aux guitares racées et chantournées. Ce n'est sûrement pas un hasard si on voit justement 2 6 cordes (de la collection personnelle de Grégoire j'imagine) sur la pochette de cet album, histoire de donner le ton, et de lever toute éventuelle équivoque quant à la musique proposée par un groupe solide et expérimenté.

The BEATLES : The Decca tapes & + (CD, Magic Records/MAM Productions)

L'histoire est aujourd'hui archi célèbre, et racontée à l'envi. Le 1er janvier 1962, les Beatles, dont Brian Epstein est devenu le manager quelques semaines auparavant, passent une audition, à Londres, pour le label Decca. Brian Epstein parvient à en obtenir une copie, au cas où. Ce jour-là, les Beatles interprètent, live en studio, 15 titres, sous la houlette de l'un des producteurs du label, Tony Meehan, l'ancien batteur des Shadows. Quelques semaines plus tard, Brian

Epstein reçoit la réponse de Decca, une réponse négative attribuée à Dick Rowe, le directeur du département musique populaire du label. Plus tard, une fois que les Beatles connaîtront le succès, ce pauvre Dick Rowe sera accusé d'avoir commis la plus belle bourde de l'histoire du rock'n'roll. Sauf que, de bourde, ce n'en était pas forcément une à l'époque. Il faut savoir que, avant Decca, d'autres labels avaient pareillement refusé de signer les Beatles, comme Columbia, Pye, Philips ou Oriole. De plus, à cette date, les Beatles n'étaient qu'un jeune groupe parmi tant d'autres. Et, enfin, ce n'est peut-être même pas Dick Rowe qui a pris la décision de ne pas signer les Beatles. On évoque parfois aussi les noms de Tony Meehan, ou Mike Smith, autre producteur-maison. En fait, il est plus que probable que ce fut une décision collective. En tout état de cause, à la place des Beatles, Decca préféra signer Brian Poole & the Tremeloes, essentiellement parce que ces derniers étaient londoniens, ce qui occasionnait moins de frais de déplacement pour Decca, puisque, au cas où vous l'auriez oublié, les Beatles sont originaires de Liverpool. Peu après ce refus, cette bande d'audition Decca permit à Brian Epstein de démarcher auprès de Parlophone, et de son patron George Martin, avec succès cette fois-ci. Ce CD regroupe les 15 titres enregistrés par les Beatles chez Decca ce 1er janvier 1962, soit 12 reprises, et 3 originaux signés, déjà, Lennon/McCartney. Tous ont déjà fait le bonheur des bootleggers de tout poil, notamment les 12 reprises, puisqu'on trouve une multitude de disques les proposant, surtout en vinyl. Pour ma part, c'est la première fois que je les vois tous édités en CD. Cette audition propose quelques-uns des titres que les Beatles interprètent sur scène depuis longtemps, notamment depuis leurs séjours à Hambourg. Barrett Strong, Teddy Bears (le premier groupe de Phil Spector), Chuck Berry, Coasters, Buddy Holly sont quelques-uns des artistes repris ici. Une démo au son impeccable. Complétée par quelques-uns des premiers titres enregistrés pour Parlophone, comme les toutes premières versions de "Love me do", avec Pete Best, et de "Please please me", ou le "How do you do it" dont Gerry and the Pacemakers feront un succès après que les Beatles aient refusé de le choisir pour leur premier 45t, comme le leur suggérait Georges Martin, titres enregistrés soit en juin 1962, lors de leur première audition pour Parlophone, soit en septembre 1962, lors de leurs 2 premières séances studio officielles, celles qui déboucheront sur leur premier 45t en octobre 1962.

DRIVING DEAD GIRL : I think the drums are good (CD, At(h)ome)

"I think the drums are good", j'imagine que c'est ce qu'a dû se dire quelqu'un lors de l'enregistrement de cet album. Que cet anonyme se rassure, the drums are good. Mais pas que... Les guitares aussi, et le chant râpeux, et les mélodies salaces... Y a pas grand-chose à jeter dans ce disque, le troisième long métrage des belges de Driving Dead Girl, histoire de fêter dignement le dixième anniversaire du groupe. Driving Dead Girl c'est du garage bluesy et rock'n'roll bien crade, comme on aime à s'en délecter. D'ailleurs, l'album est produit par Jim Diamond, le bassiste des Dirtbombs, si c'est pas un gage de qualité... Au fil du disque, on baguenaude entre les ambiances marécageuses de "Voodoo soul", le rodéo urbain pied au plancher de "I don't care about you", le blues pantagruélique post-industriel de "Vinnie and the morphine", "I wonder" ou "And I know the devil", la reprise patrimoniale de "New kind of kicks" (Cramps forever) ou l'efficace et imparable "Junkie", au rythme de locomotive au freins défaillants. De temps en temps, un orgue méphitique sort de sa torpeur pour venir épauler des guitares poncées à la disqureuse (entre fuzz et distorsion, on n'est définitivement pas chez les scouts autour d'un feu de camp avec Driving Dead Girl, plutôt en plein cœur d'un sabbat de sorcières). Le chant lui-même a quelque chose de pas très sain dans ses intonations, à mi-chemin entre l'incantation noirâtre d'un Merlin qui aurait préféré sa parentèle démoniaque et la psalmodie allumée d'un Renfield attendant fiévreusement son vampire de maître. Driving Dead Girl, à classer quelque part entre les Lords Of Altamont, les Dirtbombs ou Blues Explosion. Débrouillez-vous avec ça.

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

FORMATS COURTS

MACHETTE : Demon 2013 (CD demo)

Nouveau projet de Mehdi (chanteur de Tromatized Youth et boss du label Hardcoretrooper), Machette reste dans la veine musicale développée autour du label, à savoir un hardcore puissant et rageur qui avoine sévère. Machette est un trio, Mehdi assurant la batterie en plus du chant, ce qui, sur scène, compte tenu de l'énergie déployée par le groupe, ne doit pas être une sinécure. Le chant, surtout dans le genre, ça demande du souffle, la batterie aussi, mieux vaut être en parfaite condition physique pour se lancer un tel défi. Les 4 titres de cette démo tournent autour des 2 minutes de moyenne, autant dire que les gonzes ne sont pas là pour faire des confitures, mais bien pour asséner quelques uppercuts bien sentis, ce qu'ils savent faire. Notons que l'un des titres de cette démo, "Dead shall rise", est également paru sur un superbe single monoface en vinyl transparent, format 5", c'est-à-dire au format d'un CD, et à 101 exemplaires seulement. Gageons que le truc doit déjà être épuisé.

Rich CROOK : Black eyed kid (EP, Ghost Highway Recordings/P. Trash Records)

Premier (?) EP solo de Rich Crook, qu'on avait connu il y a près de 20 ans de cela membre des Reatards de Memphis, avant de le retrouver dans plusieurs autres groupes au fil du temps (Lost Sounds entre autres). Jusqu'à présent on le savait adepte de sonorités garage séminales et percutantes. Ici, changement de cap avec une pop légère et sautillante, sur fond de guitares acidulées, de rythmes primesautiers et de mélodies attachantes. Une guitare acoustique en accords ouverts pose les fondations, puis viennent se greffer dessus des choses plus électriques, dont un synthé qui, loin d'alourdir le propos, ne fait que souligner un côté pop assumé, y compris quand la guitare électrique s'adjoint une pédale fuzz nonchalante. Ça peut ressembler aux Cars de la grande époque. Même la seule reprise du EP, "I'm going home", du groupe 60's the Swamp Rats, pourtant une belle giclée garage à l'époque, est ici passée à la moulinette pop sans que l'efficacité du morceau n'y perde quoi que ce soit.

Ted RODDY & BIG FOOT CHESTER : The wolf that howls (SP, Ghost Highway Recordings - www.ghosthighwayrecordings.com)

Belle association de malfaiteurs pour ce single bluesy en diable. D'un côté, le chanteur et harmoniciste texan Ted Roddy, buriné par les lumières enfumées des bars de son Austin natale. De l'autre, le groupe de Memphis Big Foot Chester, emmené par le saxophoniste Walter Daniels, de la tribu 68 Comeback/Oblivians/Revelators/South Filthy/Hard Feelings/Jack O'Fire, j'en passe et des moins aimables. Bref, c'est pas de l'ado boutonneux à qui on a à faire ici, c'est à du solide, du charpenté. Comme l'indique le titre de ce single, notre bande de pistoleros reprend 2 titres de Howlin' Wolf. "You'll be mine", chanson écrite par Willie Dixon, et "I didn't know", écrite par le loup hurlant lui-même. Quand je vous disais que ça sentait la poussière, la bouse de vache cramée au soleil et le whisky frelaté, c'était pas des craques. Pour un peu, on entendrait presque la porte du saloon couiner en se balançant mollement au vent sec du désert. Cerise sur le t-bone, un titre bonus à télécharger, l'instrumental "Adult sippie cup blues" sur lequel Ted Roddy fait montre de sa dextérité buccale avec son harmonica. Goddammit ! C'est quand même autre chose que l'acné que Justin Bieber. Ca, au moins, ça sent le vécu, pas l'artificiel !

MR GODSON : Will be the last one to survive (CD autoproduit - www.mrgodson.org)

Mr Godson est un nouveau groupe de Limoges qui pratique un punk-rock mélodique et efficace. Ceci est leur premier EP (il en existe une version vinyl, tirée à 250 exemplaires seulement, donc probablement épuisée au moment où vous lirez ces lignes), une attitude fière et brave, un son qui décoiffe, une énergie viscérale et calorifique, un savoir-faire qui leur permet d'affronter tous les défis, comme d'ouvrir pour les Flying Donuts ou Inner Terrestrials (pas mal comme carte de visite) ou de répéter dans d'anciens cachots (véridique, mieux vaut ne pas perdre la clé). Malgré leur jeunesse, les membres de Mr Godson n'en sont pas à leur premier gang, ceci explique qu'ils défouillaient avec précision, sans état d'âme et qu'ils exécutent leurs contrats sans barguigner. Mr Godson prétend que, s'il n'en reste qu'un, il sera celui-là, il pourrait bien avoir raison.

BAD SIAM CAT : Rockosaurus Inc. (CD, Cities On Flame Records - badsiamcat@free.fr)

Le retour de nos matous préférés avec un petit 4 titres qui griffe et qui feule avec une belle sauvagerie. 4 titres furibards qui attaquent direct à la gorge. Un gros rock'n'roll gorgé d'électricité, directement branché sur la centrale voisine, des compositions denses et drues, des boules de nerf qui vous agressent sans crier gare et qui vous cueillent au plexus, vous étalant pour le compte. Pas la peine de compter 10, vous ne vous relèverez pas. Je ne sais pas ce qu'ils mettent dans leurs croquettes le matin, mais elles doivent au moins être au grand

requin blanc plutôt qu'au thon, ou au t-rex plutôt qu'au poulet, sinon, je ne vois pas d'où ils tirent une telle rage. C'est sûr, fait pas bon leur titiller les coussinets, ni leur chatouiller les vibrisses, la réaction risque d'être un tantinet brutale.

TRANSGUNNER : Tentacule (CDEP, Lamastrock - www.lamastrock.com)

Pas mal de changements en 2 ans chez Transgunner, entre leur premier album, "Très classe", et ce nouvel EP. Changements de personnel, passage de l'anglais au français, et abandon des éclairs punky au profit d'un psychédéisme aventureux. Sont passés par une phase d'hypnose régressive ou quoi ? Eux prétendent désormais faire de la pop cosmique ("Selene"), pourquoi pas. Ce qui, a priori, ne serait pas franchement ma flasque de whisky. Sauf qu'il y a chez Transgunner un petit je ne sais quoi qui fait qu'on s'attache à leur nouvelle orientation musicale. Le truc à quelque chose de serein qui vous fait vous sentir bien à son écoute, sans pour autant tomber dans une béatitude niaise, faut quand même pas déconner. Même si toute la moquette de la salle de répétition a dû y passer, on n'est pas encore complètement tombé dans le trip hippie sous Prozac, il reste de chouettes petites mélodies accrocheuses pour vous rappeler que c'est encore du rock.

The QUIVERS : Gots to have it ! (CD demo)

Les Quivers sont de Kansas City, mais sonnent comme s'ils avaient grandi à Detroit ou à Memphis, avec leur mix de rock'n'roll, de rhythm'n'blues, voire, parfois, de country. Sur une base rock'n'roll sautillante, l'apport d'un orgue qu'on croirait tout droit sorti de chez Booker T and the MG's offre un plus non négligeable dans la sonorité du groupe. Pour le reste, le chant se partage entre Terra Peal, la bassiste, très à son aise sur son propre titre, "Blue light", ou encore sur la friandise country-rockabilly "What went wrong" (on croirait entendre une jeune Wanda Jackson), et le clavier Todd Grantham, sur un seul titre, "I sleep here". Les 5 chansons de cette deuxième démo sonnent toutes de manière différente, comme pour mieux prouver que le quatuor est parfaitement capable de maîtriser tous les styles de musique populaire nord-américaine, ce qui n'est guère surprenant quand on sait que les briscards ne sont pas nés de la dernière pluie, et qu'ils ont donc forcément tous un long passé d'arpenteurs de planches derrière eux.

HITS : Take your pills (EP, Beast Records)

Un groupe que je ne connaissais pas avant d'écouter ce EP, les Hits, de Brisbane, Australie. Pour les connaisseurs de la chose punk-rock'n'roll, c'est aussi la ville d'origine des Saints, ça devrait donc vous causer. D'autant qu'on peut retrouver quelque chose des canonisés dans le rock'n'roll hautement énergétique des Hits, avec ses relents bluesy et ses fulgurances punky. Emmenés par le chanteur Evil Dick, les Hits sont aussi formés de 2 charmantes furies aux guitares, et d'une section rythmique qui bûcheronne ardemment. "Take your pills" en face A a tout de l'hymne australien bon teint, qui ne déparerait pas dans la discographie de Radio Birdman ou des Died Pretty. De l'autre côté du bout de plastique, on a une reprise des Laughing Dogs (vétérans punks new-yorkais, qu'on peut entendre notamment sur le double album enregistré au CBGB's en 1976), "I need a million", sur laquelle les 2 demoiselles sus-citées s'époumonent gaillardement dans des choeurs incendiaires, c'est d'ailleurs vrai sur les 3 titres, y compris donc sur le très court "Stuff and things" final. Une belle giclée électrique.

TWENTY SEVEN WINTERS : Cleopatra's bed (SP, Spooky Records/Beast Records)

Premier single pour un nouveau groupe originaire de Melbourne. Twenty Seven Winters est le projet du chanteur, guitariste et harmoniciste Joshua Davidson, rejoint par le batteur Craig Williamson (au CV long comme le bras, These Immortal Souls, Rowland S. Howard, Lydia Lunch, Dan Brodie), et le bassiste Leif Van Den Dungen. Les 2 titres de ce disque sont des blues râpeux, tristes, sombres, crépusculaires. "Cleopatra's bed" a la puissance létale d'un poison insidieux, se répandant dans votre corps comme les riffs déchirants d'harmonica qui l'introduisent et le clôturent. Quant à "Fire in the south", c'est l'apport d'un orgue nébuleux (Loki Lockwood, qui a aussi enregistré le disque) qui rend encore plus angoissants les breaks sur lesquels est construit le morceau. Ça semble à chaque fois évident de comparer tout ce qui est australien et qui produit du blues décharné à Nick Cave, mais il y a quand même de ça ici, ce qui est toujours un compliment.

FRYDER : Klaw (EP, No Balls Records - www.no-balls-records.com)

Groupe allemand formé en 2011 à Münster, dans le nord de l'Allemagne, Fryder est fondamentalement européen puisque ses musiciens sont allemands et anglais et que son nom est un vieux mot norvégien signifiant "réjouissance". Et réjouissant, le groupe l'est, malgré des influences revendiquées du côté du cinéma d'horreur

(ceci étant, ce cinéma de genre l'est aussi, réjouissant, quand on le prend au second degré). Côté musique, Fryder, du moins sur ce EP, pratique un garage-rock intense, avec quelques influences gothiques, notamment sur "Klaw", la face A, avec un orgue qui nous balance son lot d'oeillades appuyées, façon vampire en goguette, et un chanteur à la voix profonde et sépulcrale, ce qui ne l'empêche pas de hurler à la lune quand ses instincts lycanthropes prennent le dessus. Sur la face B, l'éponyme "Fryder" est plus guilleret, franchement psyché-garage pour le coup, avec force guitare fuzz, et toujours cet orgue libéré des contraintes de la gravité. Quant au troisième morceau, "Jet girl", il nous est proposé en version "guérilla", comprenez enregistré live au Gleis 22, le club le plus fameux de Münster, son caverneux garanti pour un morceau de surf-garage qui attaquerait les dunes de sable plutôt que les rouleaux de l'océan.

BREIZH DISORDER VOL. 9 (2 CD + 1 LP, Mass Productions - www.massprod.com)

SKA LIBRE Part 1 (CD, Mass Productions)

On est toujours aussi actif chez Mass Prod. En témoignent ces 2 compilations. Peut-être connaissez-vous déjà la série "Breizh Disorder", dont le propos est de nous présenter dans le détail la mouvance punk bretonne. Punk au sens large du terme, puisqu'on y trouve aussi bien du ska que du punk, du hardcore ou du métal, avec toutes les variantes qui vont bien. Avec cette neuvième livraison, on ne fait pas dans le light. Jusqu'à présent, ça se présentait sur un vinyl, ou un CD, parfois un double vinyl, mais là c'est carrément un festin de roi, avec 2 CD (bourrés à la gueule, c'est-à-dire pas loin des 80 minutes réglementaires pour chaque), et un LP. Au total, ce sont 68 groupes qui s'alignent comme à la parade. Avouez que, chez Mass Prod, on ne vole pas le client. Surtout que, selon le cahier des charges établi par le label depuis le lancement de la série, il n'y a aucun doublon dans tout ça. Ce sont bien 68 groupes différents, et des groupes qu'on n'avait encore jamais entendu sur les volumes précédents. Preuve de la vitalité et du dynamisme du punk en Bretagne, mais là on enfonce une porte ouverte, on le sait depuis longtemps. Je ne vais pas vous faire le listing complet, sinon ce fanzine ressemblera à un annuaire téléphonique. Je me contenterais de vous balancer quelques noms, notamment ceux qui m'ont déjà fait flasher par ailleurs, avec leurs propres rondelles de plastique, comme the Decline (street punk classieux), Bad News (soit le one man band Mr Bonz, qui, seul, fait aussi partie de la sélection, acoquiné avec un batteur, pour du garage nerveux), Nantes Resilience (habituellement sociétaires du label Hardcoretrooper), Beer Beer Orchestra (du ska en noir et blanc, comme il se doit), Ultra Bullitt (rock'n'roll bluesy), Head On (avec leur chanteur Boogie, l'un des patrons de cet autre excellent label rennais qu'est Beast Records), Drugstore Spiders (en gros les anciens Lost Disciples), Slim Wild Boar (avec des morceaux de the Decline dedans, oui, le punk breton pratique aussi l'inceste, mais on ne va pas s'en offusquer, c'est pour la bonne cause), Death Or Glory (dont je chronique le premier album ailleurs dans ces pages). Bon, c'est sûr, si vous vous enfilez tout ça d'une traite, vous risquez de vous écrouler comme une loque dans le sofa pour digérer jusqu'à la nuit, mais si vous picorez là-dedans à l'heure de l'apéro, ça devrait remplacer avantageusement les cacahuètes. Et donc, comme chez Mass Prod on semble avoir encore du temps libre (ça vous arrive de dormir, des fois ?), voilà nos gaillard(e)s qui se lancent dans une nouvelle aventure compilatoire avec le premier volume d'une série consacrée au ska. Mais, cette fois-ci, le propos se veut international, même si, sur ce volume inaugural, on se cantonne à l'Europe, ce qui autorise déjà un copieux pèlerinage puisque, outre la France, on parcourt les routes d'Ecosse, d'Angleterre (oui, je fais le distingo vu que, avec un peu de chance, un prochain référendum devrait entériner la séparation d'avec la soeur-ennemie, même si, dans les faits, ça ne changera sûrement pas grand-chose pour le highlander moyen, mais bon), d'Irlande, du Pays de Galles (oui, là aussi je fais le distingo, même s'il n'y a aucun projet de partition, c'est juste pour faire chier ce grand couillon de Charlie, des fois qu'il tombe sur cette feuille de chou), d'Allemagne, du Luxembourg (tiens, moi qui croyais qu'il n'y avait que des banques dans ce timbre-poste géographique), de la République Tchèque et de la Suisse. Voilà, quand vous aurez bien crapahuté en long, en large et en travers sur le continent, je pense que vos rangeos auront bien mérité leur retraite. Pour être honnête, les seuls groupes que je connaissais jusqu'à présent, c'étaient uniquement les français, Beer Beer Orchestra, Skalopes et 8°6 Crew. Mais les autres ne démeritent pas, bien au contraire. Tout ça est skankant à souhait, chaloupé au possible, et dansant comme c'est pas permis. Tous les groupes sont à la limite du big band, y a des cuivres partout (rhaa lovely !),

des choeurs en veux-tu en voilà, des claviers des fois. Bref, c'est le moment de ressortir vos pork pie hats et de réviser votre two step, parce que ça va guincher sur les dance floors.

OUTRAGE : Eldorado pagaille (CD + DVD, AOSP/Quart De Lune/ Le Comptoir Musical)

15 ans d'existence, 5 albums, la moyenne reste plutôt bonne chez les manœuvres d'Outrage. En revanche, pour ce qui est de la classification scientifique du groupe, ça ne va pas être facile de les rattacher à une quelconque famille de vertébrés répertoriée. Parce qu'Outrage a toujours pris son public à contre-pied, changeant sans cesse de style, d'atmosphères, d'ambiance. Après avoir débuté sous les auspices d'un ska-punk à la limite du festif, après être passés par les cases du rock grassouillet ou de l'expérience conceptuelle, les voilà aujourd'hui braqués sur un punk-rock débridé et monté sur ressort. On note au passage le retour d'un cuivre, alors que le groupe avait décidé de s'en passer en 2008. Et cette trompette, à la colle avec un orgue robotatif, voire des synthés expressifs (mais heureusement pas trop envahissants), redonne une ampleur colorée à la musique du groupe, qui s'était singulièrement noircie sur les 2 opus précédents. Oubliez donc tout ce que vous saviez d'Outrage jusqu'à présent, et dégustez le nouveau ramage adopté par un groupe qui, décidément, joue la carte de la diversité comme d'autres alignent les riffs convenus. Et puisqu'un anniversaire ça se fête toujours en grandes pompes, Outrage nous gâte avec cette nouvelle livraison. Outre le CD, le package comprend aussi un DVD qui nous propose la captation intégrale d'un concert donné par le groupe au Ferrailleur de Nantes (en première partie des défunts Kiemsa), complété d'un reportage filmé de l'intérieur par Jib's, le guitariste, qui nous introduit donc dans l'intimité familiale, avec des images prises sur le vif, en répétitions, en studio, sur scène, au supermarché, à la ferme, à la montagne, bref, un peu partout. Mieux que les aventures pourtant fort trépidantes de Martine.

DEATH OR GLORY : Can't stop me (LP + CD, Skuds Prod/General Strike/RHM/Rudy's Back/Appel Aux Luttes/Entre Chiens Et Loups)

Tranquillement, Death Or Glory trace son petit bonhomme de chemin. Naissance du groupe en 2009, premier EP en 2010, enregistrement du premier album en 2012, et sortie de ce dernier en 2013, ça monte peinard en puissance. "Can't stop me" est donc le premier long jeu d'un groupe breton qui a fait de son engagement (social, politique, musical) son credo majeur. Une fois cette base posée, la question de la musique devient évidente, c'est forcément du punk-rock, what else ? Punk-rock, oui, mais pas que. Il y a aussi des trucs plus posés, comme "Lost" par exemple. Death Or Glory ne revendique pas le parrainage spirituel de groupes comme les Ruts ou le Clash pour rien. Parrainage évident sur un titre comme "Homely". On a beau être énérvé par ce qui nous entoure, on peut aussi prendre le temps de réfléchir à autre chose qu'à la marque de bière avec laquelle on va remplir son frigo (même si ça peut avoir son importance). Les sujets d'injustice, les motifs de colère, les causes à défendre, ce n'est pas ce qui manque par les temps qui courent, et ça donne des chansons comme "Unemployment" ou "Bomb song", un titre présenté comme un bonus. Faut dire que, à l'origine, le groupe ne devait enregistrer que 8 chansons pour cet album, et qu'au final le trio s'est retrouvé avec 11 exactions à son actif, de quoi étoffer le propos tout en ne s'éparpillant pas dans tous les sens. Ce disque est tout d'un bloc, sans temps mort, sans faux col et sans cholestérol.



TOXIC WASTE/Le REPARATEUR (Split LP, Trauma Social/La Clak)

Maintenant qu'on peut faire un Lille-Lyon en 2 heures en TGV, ça facilite les rencontres. Toxic Waste (de Lille) et le Réparateur (de Lyon) viennent donc de se pacser et nous envoient ce faire-part en forme de vinyl 30 cm, à l'ancienne, avec toutes les mentions obligatoires pour qu'on puisse partager leur bonheur. Et, avec cette famille recomposée, les 2 groupes sont désormais les géniteurs de 7 nouveaux petits marmots. Z'ont pas perdu de temps. 3 chiards du côté de Toxic Waste, un adepte des réseaux sociaux aux dérivés nauséabondes ("Ze place to be"), un accro au boursicotage ("Commun connard"), et un alcoolique ("Dans l'alcool"), y a pas à dire, c'est mieux que Riri, Fifi et Loulou. Et 4 morveux du côté du Réparateur, un jet-setteur bling-bling ("Les gens riches ne meurent jamais"), un clone de Renaud ("Société tu m'auras pas", vachement bien imité), encore un alcoolo, décidément ("Je bois"), et un cinéophile transi d'amour ("Au cinéma"), je connais un Dr March qui doit regretter d'avoir eu ses 4 filles. C'est sûr que nos 2 tourtereaux se préparent des jours difficiles à répondre aux convocations péremptoires des directeurs d'école ou des juges pour enfants, mais bon, quand on s'aime, rien d'autre ne compte.

BIAS : State of mind (CD, Never Trust An Asshole/Les Disques De Géraldine/Goat Cheese Asso)

Premier album de ce groupe pyrénéen formé en 2005, et qui a donc pris son temps pour se lancer dans le grand bain discographique (après un EP et un split album, avec Ben & Fist, quand même). Quatuor à l'origine, les voilà réduits à un trio, sans que ça ne semble les avoir perturbés. Pas de raison de se laisser démonter pour si peu, pas besoin d'être cinquante pour faire du barouf, et puis, en concert, ça fait des parts plus grosses au moment d'attaquer la salade de riz. Bon, sinon, parce qu'il faut bien causer musique aussi, Bias a le regard définitivement tourné vers la Californie et sa scène punk à roulette et hardcore mélo. Ils ne peuvent pas renier leurs influences, c'est évident. Des chansons nerveuses, agressives, voilà le programme. Même si, au passage, le groupe se fend de trucs moins référencés, comme la longue intro reggae de "Getting high with Lionel Richie", ou l'enchaînement "fusion" de "We are" et "Nighthawks". Un premier jet plutôt bien ficelé et qui ne cultive la nostalgie que dans son visuel.

NOWADAYZ : The will is still for free (CD, Never Trust An Asshole)

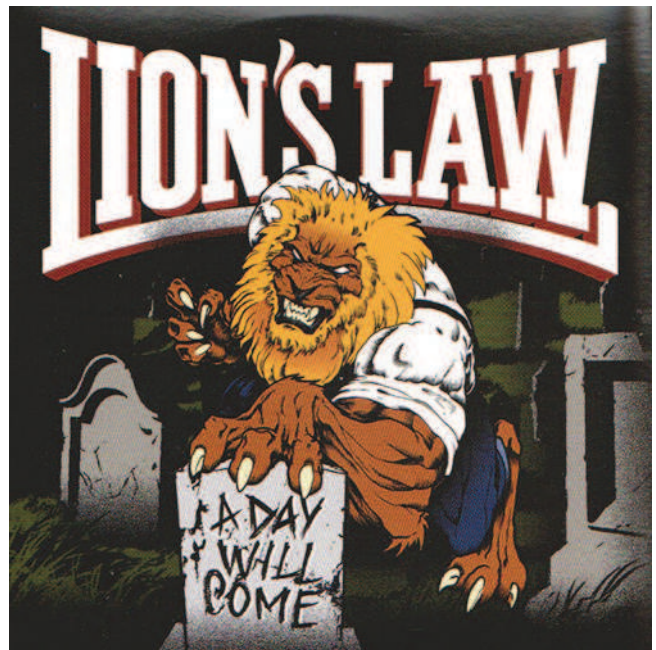
Troisième album pour les bordelais de Nowadays, même si son enregistrement date d'il y a déjà plus de 2 ans. Mais les cocos n'ont jamais été des stakhanovistes de la chose punk, puisqu'ils existent depuis 2002, et qu'ils n'ont donc pas pléthore de disques à leur actif. Après, c'est sûr que sortir des disques pour sortir des disques, et en rater la moitié, c'est pas non plus forcément la panacée. Bref, tout ça pour dire que Nowadays fait dans le punk-rock mélodique monté sur ressort. En même temps, vivre sur une côte ouest, qu'elle soit californienne ou aquitaine, ça doit jouer sur l'ADN, sinon je ne vois pas... A côté de ça, Nowadays se veut humanistes plutôt que "militants" politiques. Et c'est vrai qu'utiliser des citations de l'économiste Andrew Simms (membre de Think-Tank), de l'essayiste et indépendantiste martiniquais Frantz Fanon, du capitaine Thomas Sankara (révolutionnaire burkinabé qui n'a jamais mâché ses mots vis-à-vis du néo-colonialisme français en Afrique) ou du poète anticolonialiste martiniquais Aimé Césaire, ça change de l'anarchisme nihiliste punk habituel (qui est parfois bien vain, pour ne pas dire caricatural). On peut être punk et ne pas pogoter idiot.

LION'S LAW : A day will come (CD, Une Vie Pour Rien - www.uvpr.fr)

MARABOOTS : Dans la nuit (LP, Une Vie Pour Rien)

2 premiers albums pour 2 groupes frères. Frères parce que les 2 groupes partagent le même chanteur (Wattie) et le même bassiste/gratteux (Pipa, 4 cordes chez Lion's Law, 2 de plus chez Maraboots, c'est peut-être ça qu'on appelle l'ascenseur social). Frères aussi parce que les 2 groupes sont dans la même mouvance oi !, pour la musique, et skinhead anti-fasciste, pour l'engagement. En fait, si l'on devait trouver une différence majeure entre les 2 groupes, c'est que Lion's Law, ça chante en anglais, et que Maraboots, ça chante en français. Et un sax en plus chez Maraboots, qui amène un petit grain mélodique supplémentaire à l'ensemble, à l'image des

vétérans bordelais de Camera Silens (dans son ultime incarnation), ou de ces autres vétérans, parisiens eux, et toujours en activité, de la Souris Déglinguée. Or donc, du côté de Lion's Law, on a un bon gros album 12 titres (+ les 3, en bonus, d'un EP paru début 2013), d'une oi rentre-dedans et sans concession. Baston en règle et tout le toutim. Au passage, ils invitent même quelques potes à pousser la chansonnette sur leur karaoké street-punk, comme Stomper 98 (sur "For my clan"), ou Komintern Sect (sur "1789"), d'autant plus facile qu'on me souffle dans mon oreillette qu'il y aurait eu transfuge de KS vers LL). C'est sûr, le lion-garou mutant de la pochette ne sort pas les griffes pour rien. Il y a de l'étripage sonore en règle sur ce disque. Sur le versant Maraboots, c'est d'abord une vision nocturne de la Colonne de Juillet (place de la Bastille) qui attire l'oeil, avant de poser le disque sur la platine. "Dans la nuit", qui donne son titre à l'album, a le doux parfum des bruits de pas sur le pavé parisien, et le reste est à l'avenant ("Héros de la oi !", "Soldat perdu"). On notera que les 3 titres de la face A de ce 25cm ont déjà pas mal vécu, enregistrés en janvier 2012, tandis que les 3 de la face B sont nettement plus récents, 18 mois de moins, mis en boîte en juin 2013. Non pas que ça fasse une bien grande différence d'ailleurs, si ça n'était pas précisé quelque part, on n'y aurait vu que du feu. Et donc, le petit plus de Maraboots, c'est ce sax qui vient vous caresser le cornet, adoucir un peu le propos, et arrondir les angles d'une oi ! malgré tout largement aussi militante que celle de Lion's Law.



IDLE CLASS : The drama's done (CD, Black Star Foundation - www.blackstarfoundation.com)

Au risque de passer pour un vieux con, faut quand même bien dire que les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus aucun respect pour l'apprentissage et le fait de remettre l'ouvrage cent fois sur le métier, comme on l'apprenait à ahanant ce bon vieux La Fontaine. Prenez Idle Class, des allemands, de Münster. Bon, c'est pas qu'ils soient allemands le problème. Non, le problème d'Idle Class c'est que voilà quelques jeunes blanc-becs qui doivent avoir quoi, 20/25 ans à tout casser, qui sortent un premier album à peine 18 mois après s'être rencontrés, et que les freluquets font tout péter dès la première note. Genre je t'attrape une guitare et en 2 jours je suis capable de t'écrire 3 chansons sans barguigner. Merde, avant, fallait s'écorcher les doigts pendant 2 ans avant d'être à peu près capable de jouer "Jeux interdits" sans trop se planter, et eux là, qu'ils vous balancent une dizaine de grenades punk et hardcore en rigolant, avec désinvolture, comme si c'était naturel, comme s'ils n'avaient fait que ça toute leur vie. Alors qu'avant, une vie, c'est justement ce qu'il fallait pour pouvoir enfin goûter aux fruits de son dur labeur. Pfff ! Ces jeunes surdoués, ça vous ridiculise en un seul accord, ça vous renvoie à des études que vous n'aviez surtout pas envie de reprendre, bien content de vous en être sorti sans trop de mal à l'époque, avec eux tout semble d'une facilité déconcertante, c'est en tout cas ce qu'on se dit en parcourant ce disque où, malgré plusieurs écoutes intensives et attentives, je ne parviens toujours pas à discerner le plus petit grain de sable. Les jeunes d'aujourd'hui, faudrait les tuer à la naissance, ça nous éviterait, à nous les anciens, de passer pour des gros nuls. Mais je m'échauffe les humeurs, vite, ma verveine !

The MONSTERS : Masks (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodooorhythm.com)

The MONSTERS : The hunch (CD, Voodoo Rhythm Records)
Voodoo Rhythm, et surtout mister Beat-Man, vient enfin de se décider à rééditer les 2 premiers albums des Monsters, épuisés depuis fort longtemps. Petit rappel des faits. Les Monsters se forment à Berne, en Suisse, en 1986. A cette époque, le groupe est surtout influencé par le rock'n'roll, et sa frange la plus punk, le psychobilly. Ce qui ne l'empêche pas d'intégrer, déjà, les effluves trash qui feront ensuite sa réputation. "Masks" est le premier album du groupe. Il paraît en 1989 sur le label Record Junkie Records, qui est aussi une boutique de disques où travaille Beat-Man. Le disque est pressé à 666 exemplaires (ça ne s'invente pas), et le stock se vend en un éclair, les Monsters s'étant déjà taillés, depuis 3 ans, une solide réputation scénique dans leur pays natal. Les références horribles sont omniprésentes ("Honeymoon at Hell", "Addams Family", "Teenage werewolf", "Real monster theme", "The devil in your dreams", "Psycho's what you need"), ainsi que d'autres thèmes purement rock'n'roll ("Whisky song" ou "I love my car"). Un disque où la contrebasse psycho fricote avec les guitares garage et le chant trash, toutes influences résumées dans la seule reprise du disque, "Wild thing" des Troggs, hymne 60's par excellence. "The hunch", le deuxième album, paraît en 1991, et c'est l'une des premières références du label Voodoo Rhythm nouvellement créé par Beat-Man. Pour ce disque, les Monsters décident de se payer un vrai studio professionnel. Mais, le studio étant très cher, le groupe ne peut y enregistrer que 7 morceaux, qui constituent la face A de l'album. Pour la face B, ils décident d'utiliser des titres enregistrés live à l'ISC Club de Berne. Les Monsters sont fort déçus par le son trop propre et trop lisse des morceaux studio. Jamais plus ils n'enregistreront dans de telles conditions, préférant, par la suite, et jusqu'à aujourd'hui, des studios avec plus d'âme, et, surtout, plus de grain, leur permettant de donner plus de relief à leur trashabilly cradingue et nauséux. Sur ce disque, avec quasiment la même formation, dont, toujours, la contrebasse, on retrouve évidemment les mêmes thèmes que sur le premier ("The creature from the black lagoon", "Sex wax", "Day of the triffids", "The kinks", "Psycho over Europe", "I came from Hell"), ne déparant pas une galerie de portraits hauts en couleurs. Rayon reprises, ça tape chez les Cramps, on s'en serait douté ("Drug train"), les Sonics ("The witch"), Gene Vincent ("Be-bop-a-lula"), et, encore une fois, les Troggs ("Wild thing" à nouveau, mais en public), ce qui résume bien ce qu'on imagine être leur discothèque idéale à ce moment de leur carrière. Excellente initiative que la réédition de ces albums disparus de la circulation depuis plus de 20 ans, et qui permettent de mesurer le chemin parcouru jusqu'à aujourd'hui, où les Monsters ont peu à peu abandonné le côté psychobilly de leurs débuts pour ne se concentrer que sur le côté trash, ce qui en fait, de nos jours, l'un des meilleurs groupes de la foutue planète rock'n'roll. Ceux qui les ont déjà vus sur scène savent de quoi je parle.

The FUTURE PRIMITIVES : Into the primitive (CD, Voodoo Rhythm Records)

C'est sûr, les groupes de rock'n'roll qui nous viennent d'Afrique ne sont pas légion. Et le peu d'entre eux qui parviennent à aborder en nos contrées septentrionales et/ou occidentales viennent quasi systématiquement d'Afrique du Sud, du moins jusqu'à présent. Ca changera peut-être un jour. Donc, dans la famille rock'n'roll cryptique et garage primitif, je voudrais les Future Primitives. Un nom en forme d'oxymore pour un trio de jeunes chiens fous qui, comme on l'a vu récemment lors de leur tournée européenne, sont de vraies piles électriques sur scène. Sur disque, le propos est un tantinet plus maîtrisé. Rassurez-vous, c'est quand même pas Julio Iglesias. Quand je dis que c'est maîtrisé, c'est surtout que les gaziers prennent le temps de peaufiner leurs mélodies, de nous caresser dans le sens du poil, et de laisser libre cours à leurs penchants moins radicaux. "Into the primitive" est leur deuxième album (le premier nous rappelait furieusement les jeunes Cramps, ceux du temps de Bryan Gregory, enregistré dans la cave et pressé au ciseau à bois), et, si l'on y retrouve leurs primes influences rock'n'roll ou garage (reprise des Milkshakes par exemple), on y entend aussi des sonorités plus psychédélices (reprise du groupe 60's angeleno Human Expression), voire parfois presque pop (l'imparable "In and out"), mais le tout traité en écho et patiné au surf lancinant ("Tried to let go"). Du coup, cet album n'a rien d'un disque monolithique et taillé dans la masse. Non, chaque chanson distille sa propre atmosphère, exhale sa propre saveur, pour mieux nous surprendre à chaque changement de plage, tout en gardant une unité de ton qui ne dérouté pas l'auditeur qui s'attend à un vrai disque de rock'n'roll, ce qu'il est, indéniablement. Mais super bien roulé, c'est tout.

BECKY LEE & DRUNKFOOT : One take session (CD, Voodoo Rhythm Records)

Pour ceux qui auraient découvert Becky Lee en 2012 avec son premier album, "Halo black halo", voici donc son second. Qui est en fait le premier. Les 8 titres de ce disque ont été enregistrés en 2008, à l'époque pour lui servir de démo. Becky Lee Walters est originaire de l'Arizona, mais, en 2008, elle vivait à Berne, en Suisse. La légende prétend qu'elle a enregistré ces premières chansons alors qu'elle ne pratiquait la guitare que depuis 2 mois, et qu'elle n'avait donné que 2 concerts. La légende est belle, imprimons donc la légende. Becky Lee & Drunkfoot est une one woman band à la double personnalité affirmée. D'un côté, elle est capable de chanter des ballades poussiéreuses comme un vieux bluesman sous le porche de sa masure ("Old fashioned man", "Sturdy the dam"), de l'autre elle est capable de vous balancer d'imparables bastos garage-trash cradingues comme un mécanicien diéseliste dans sa fosse à pétrole. Docteur Jekyll et Mister Hyde dans le corps d'une lap dancer avec une voix d'enchanteresse. C'est dire si Becky Lee sait souffler le chaud et froid. Les 8 titres de ce disque ont été enregistrés en une prise, Becky Lee grattant ou caressant sa Rickenbacker, selon ses envies, tout en martelant une valisette, en guise de tambour, de son pied gauche, et un tambourin de son pied droit. On peut difficilement faire plus minimaliste comme concept, ni plus hypnotiques et ensorcelantes comme chansons. A l'écoute de ce disque, on sait qu'on est en train de se damner, mais on ne peut rien y faire, on ne peut que succomber aux charmes vénéneux d'une telle tentatrice.

The SLOW SLUSHY BOYS : Live together (LP, Larsen Records - larsen.asso.fr)

Fichtre ! On ne les attendait plus les Slow Slushy Boys, et les voilà de retour après 8 ans d'absence (le dernier album, "Love & affection", date de 2005). Entre temps, on a quand même eu des nouvelles, grâce aux B-Soul All Stars et aux disques solo de Benny Gordini, ci-devant chanteur de la bande, d'autant que, à chaque fois, on retrouvait tels ou tels membres des SSB dans ces projets parallèles, preuve que le collectif n'a jamais été démantelé. Or donc, le Slow Slushy Boys nouveau est arrivé, avec ses 10 titres gorgés de soul et de rhythm'n'blues. D'ailleurs, pour bien marquer cet ancrage dans la musique noire américaine, et l'abandon désormais définitif des derniers lambeaux garage ou rock'n'roll des débuts du groupe, le disque fait la part belle à la fois à l'orgue de Graham Mushnik, et à une section de cuivres complète (sax, trompette et 2 trombones), sans même parler des chœurs omniprésents, vu que quasiment tout le monde en fait. C'est donc à une balade du côté des usines à tubes de Detroit que nous convient les Slow Slushy Boys, avec cette soul tranquille, chatoyante, soyeuse, des titres qui incitent à la nonchalance, au farniente, à l'amour. Pas de reprise sur ce disque, toutes les chansons sont signées Benny Gordini, ce qui n'empêche pas d'y entendre les accents suaves et sensuels des grands anciens du genre. Pas question de se trémousser frénétiquement en remuant du popotin, mais bien d'enlacer sa cavalière et d'esquisser quelques pas chaloupés en effleurant à peine le parquet et en virevoltant sous les lambris dorés d'un salon victorien. Un disque à n'écouter qu'à la nuit tombée, sous la véranda, en sirotant un verre et en regardant les étoiles.



DEFICIENCY : The prodigal child (CD, Fantai' Zic - www.fantaizic.fr)

MAGOA : Topsy turvydom (CD, Klonosphere - www.klonosphere.com)

Dans la famille métal, voici une paire de rejetons qui aimeraient bien pousser la génération d'avant vers la maison de retraite. Deficiency nous viennent du pays des hauts fourneaux (qui ne vont pas tarder à rouiller grave), la Lorraine, une région, hélas ! où l'on ne doit plus rigoler tous les jours depuis que les experts de la haute finance mondiale ont décrété que l'acier, pour être rentable, devait désormais être produit dans les pays du tiers-monde, par des bêtes de somme sous-payées, à peine mieux loties que les esclaves antiques. Je ne sais pas si c'est cet air aux relents de désillusion qui agit sur le métabolisme de Deficiency, mais le fait est que le groupe, lui non plus, ne respire pas franchement la joie de vivre. Deficiency fait du thrash metal mélodique, une vraie musique de sidérurgistes, guitares en fusion et rythmique magmatique, avec des touches mélodiques que, personnellement, je trouve toujours un peu trop voisines du rock progressif, ce qui m'amène souvent à me désintéresser de la chose de manière peut-être un peu hâtive, mais la plupart du temps définitive. Chez Deficiency, on n'échappe évidemment pas à ces breaks mélodiques, mais nos 4 forgerons ont néanmoins le bon goût de ne pas en abuser. Du coup, ça passe beaucoup mieux. "The prodigal child" est un concept-album qui se veut le reflet du destin de l'humanité, de ses origines à son avenir. Bon, les origines, on commence vaguement à en avoir une petite idée (même s'il y a encore du boulot), quant à l'avenir, vu qu'il paraît bien sombre, la porte est ouverte sur toutes les éventualités. Mention spéciale au design de ce CD, et notamment au très beau livret, avec ses dessins inspirés des carnets de voyage des explorateurs d'antan, et les photos des musiciens, en sépia, dans des décors de friches industrielles ou de bibliothèque-musée. On n'est pas plus souriant chez Magoa, le côté mélodique en moins, les expériences ésotériques en plus. Pour leur premier album, Magoa sont allés carrément à Los Angeles mettre en boîte 10 titres coulés dans le béton armé. M'est avis qu'ils n'ont pas dû beaucoup profiter des plages de Malibu ou de Santa Barbara, vu le peu de soleil qui rayonne de ce disque. En revanche, ils ont dû aspirer à pleins poumons les particules fines qui enveloppent régulièrement la ville sous une cloche de pollution d'un beau gris anthracite, la même couleur, justement, que celle de la pochette du disque. Y a pas de hasard. Une pochette qui fait aussi la part belle à cette forme d'ésotérisme qui met en vedette la symbolique de la pyramide (on n'en trouve pas moins de 3 sur le digipack), tout en reprenant à son compte l'image des dieux-animaux égyptiens, ici, une déité masculine à tête de lion (à ne pas confondre, évidemment, avec Sekhmet, la déesse féminine de la vengeance solaire, à tête de lionne), et ses alter-egos statufiés, les lions ailés babyloniens récupérés par la République de Venise à la Renaissance. Du coup, une aura de mystère plane sur certains des titres de ce disque, qui permet à Magoa, au beau milieu d'un métal orgiaque et porté à ébullition, de glisser, parcimonieusement, comme des nappes de synthé (ou de guitare-synthé ?) qui semblent vouloir vous emporter, tel un Charon méphitique, sur les eaux sanguinolentes d'un Styx parcouru de fulgurances électriques. Quand je vous dis que ces jeunes gens ne sont pas là pour rigoler.



ONE BURNING MATCH : One Burning Match (CD, Histrion Records)

Non les gars, non ! Depuis tout petit on vous dit et on vous répète qu'il ne faut pas jouer avec les allumettes, c'est dangereux, ça pue et ça brûle. Et vous, qu'est-ce que vous faites dès qu'on a le dos tourné, hein ? Ben oui, vous foutez le feu partout où vous pouvez. C'est quand même quelque chose ça, nom d'un derrick ! Et ne venez pas nous sortir l'excuse de l'innocence, de la jeunesse, du on savait pas. OK ! Je veux bien admettre qu'avec à peine 2 ans d'existence la station debout vous soit encore un tantinet aléatoire. Mais bon, en même temps, des bambins capables d'avoir un hardcore incendiaire comme vous le faites, j'en connais quand même pas beaucoup, à part Héphaïstos, mais lui c'était pas pareil, il était pistonné, c'était un dieu. En plus un fils à papa, parce que Zeus, en daron, il se pose un peu là. Le type qui balance des éclairs rien qu'en tendant le doigt, faut pas s'étonner que son rejeton il balance quelques kilotonnes de lave chaque fois qu'il éternue. Mais vous, hein, c'est pas parce que vous êtes nés au milieu des volcans (fouchtra, des auvergnats, c'est comme je vous le dis) que vous allez nous faire croire que c'est pareil, que vos paterels allumaient le poil à mazout rien qu'en le regardant. A d'autres ! En attendant, nous voilà bien, avec ce premier album sur les bras que, en le déballant, on sait pas s'il va pas y avoir un retour de flamme qui va nous cramer la trogne. Et quand, en tremblotant pire qu'avec Parkinson, on arrive à enfourner la bombinette dans le lecteur, on se dit aussitôt qu'on a fait la connerie du siècle. Ça explose de partout, ça pilonne pire qu'au Chemin des Dames, ça napalmise comme à Hai Phong, et on a beau souffler dessus, ça veut pas s'éteindre, au contraire, ça aurait même tendance à s'étendre au fur et à mesure de l'écoute. Ah ça, c'est sûr, c'est pas du hardcore de fillette, c'est pas du punk pour jeunes UMP du 16ème, c'est du méchant, du qui vous torngole la tronche pour bien vous faire sentir le poids des mots et le choc des rangeos, du qui vous tatane le coccyx (ou qui kick your ass en version originale si vous préférez) pour être bien certain que vous assisterez jusqu'au bout au spectacle pyrotechnique que nos petits amis nous ont concocté si chaleureusement. Les pompiers, c'est quoi leur numéro déjà ?

KOLLAPSE : Kollapse (CD, TNS Records/Never Trust An Asshole/5feetunder Records/Throw Me Off Balance Records)

D'emblée, les danois de Kollapse donnent le ton de leur premier album. "Coffins", le morceau d'ouverture, démarre par une longue intro (2 minutes) plombée, lourde, menaçante, du genre à vous faire flipper rien qu'en montant l'escalier, chez vous, dans le noir complet. Les 3 membres de Kollapse sont loin d'être des joyeux drilles, du moins musicalement. Ils enragent contre tout ce qui les entoure, humains, société, objets, sentiments. L'homme est une ordure, pour lui-même comme pour son environnement, il y a longtemps qu'on le sait. Plaute fut le premier, vers les - 200, à l'affirmer dans sa "Comédie des ânes" ("L'homme est un loup pour l'homme"), et ça ne s'est pas arrangé depuis. Kollapse enfonce donc le poing là où ça fait mal ("Man machine", "Grief", "No gods", "Misanthrope song"), et le retire brutalement pour s'en retourner vers des horizons plus amènes, si toutefois il y en a ("Liberate"). Mais ce n'est pas gagné. Du côté de la musique, vous aurez compris que Kollapse pratique un métal torturé, parfois presque doom, avec quelques touches de post-rock pour exprimer son mal être en de longs cris désespérés.

The WALKING DEAD ORCHESTRA : Architects of destruction (CD, Klonosphere)

Premier album des grenoblois de Walking Dead Orchestra, et décidément les zombies sont à l'honneur ces temps-ci, depuis le succès de la série de comics "The walking dead" créée par Robert Kirkman, Tony Moore, puis Charlie Adlard. Sauf que, du côté du groupe, si le deathcore de Walking Dead Orchestra s'inscrit parfaitement dans un monde post-apocalyptique, ce seraient plutôt des cyborgs qui hanteraient les ruines fumantes de cités en proie au chaos et à la destruction. Au passage, notons l'oxymore du titre de cet album, la destruction a-t-elle vraiment besoin d'architectes ? A moins, bien sûr, de prévoir une reconstruction ultérieure. Ce qui ne semble pas franchement le cas ici, puisque cet album, s'il parvient aisément à attaquer les fondations de toutes les bicoques du voisinage, ne semble guère proposer de solutions de relogement, et encore moins d'apporter une aide quelconque à l'essor d'un BTP en crise. C'est pas avec Walking Dead Orchestra que les amas de parpaings laissés dans leur sillage vont, comme par miracle, se relever du tsunami sonique qui les a abattus. The Walking Dead Orchestra manie mieux la masse de chantier que la truëlle. Deathcore

donc, disais-je. Vous aurez vite compris que le groupe n'a pour but de jouer les troubadours, ni de compter fleurette à une belle princesse alanguie. On les verrait mieux en train de mettre la main aux fesses d'une succube libidineuse tout en lui susurrant quelques vérités bien salaces, sur fond de ville en flammes, façon "Autant en emporte le vent" destroy et sulfureux. Dans deathcore, on a le charme vénéneux et ténébreux du death-métal, et la puissance brutale et dynamitée du hardcore, ce qui ne risque pas d'aider ses adeptes à devenir chefs d'une compagnie de louveteaux, et encore moins à se faire accepter au Rotary Club local. On ne peut pas tout avoir dans la vie. A Walking Dead Orchestra les joies du saccage en règle, à nous autres pauvres quidams moyens les affres de la crainte de ce déferlement barbare. C'est ainsi que se sont bâties les civilisations.

DARKNESS DYNAMITE : Under the painted sky (CD, At(h)ome - www.label-athome.com)

Deuxième album des français de Darkness Dynamite, un disque qui poursuit son exploration des sonorités métal à travers le temps et l'espace. Parce que, apparemment, dans la liste de leurs influences revendiquées, ils ratissent large, depuis la fin des 60's jusqu'à aujourd'hui, depuis des trucs psychédélics comme Pink Floyd jusqu'à des déménageurs comme Soundgarden, même si pas grand-chose de tout ça ne transparaît dans leur musique. Les influences, ça sert surtout à être ingurgitées, digérées, et rendues tant bien que mal. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que du métal, ce disque en exsude par tous les sillons (euh, on peut encore parler de sillons avec un CD ?). Un chanteur qui hurle comme s'il voulait concurrencer un 747 au décollage, des guitares qui s'ouvrent la route à coups d'obus de 75, une batterie qui pratique le double pédalage comme un pilote de rallye dans les lacets de montagne, des rythmes plombés et irradiés comme une centrale nucléaire en pleine crise de Parkinson, des mélodies promptes à bercer une pleine crèche de diabolins, ou de dragons, selon vos préférences zoologiques, bref une musique qui ferait passer une escadrille de B 52 pour une aimable parade de majorettes, en moins sexy, d'accord, mais n'empêche. Pour paraphraser un célèbre "tonton flingueur" : Faut reconnaître... c'est du brutal !

OUR TOWN : Ricky Dean SINATRA (DVD) AN EVENING WITH THE MUSIC OF THE BEATLES (DVD)

Peut-être le savez-vous déjà, mais il existe une certaine connexion entre la "442ème Rue" et la ville de Kansas City, à cheval entre les états du Missouri et du Kansas, et ce depuis 25 ans maintenant, depuis qu'une solide amitié me lie avec Joey Skidmore. A chacun de mes séjours dans la ville, j'en profite pour élargir mon réseau de connaissances. L'un des derniers personnages rencontrés là-bas se nomme Barry Lee, il est DJ sur la radio communautaire KKFI, où il anime l'émission "Signal To Noise", dont le contenu musical n'est pas sans rappeler ma propre émission sur Triage FM, alors forcément, ça crée des liens. C'est donc par son intermédiaire que j'ai pu mettre la main sur ces 2 DVD. Le premier, "Our town - Ricky Dean Sinatra", est le deuxième épisode d'une série en 4 volets que le documentariste Chris Snipes a consacré à quelques figures marquantes de la scène musicale de sa ville natale de Lawrence, Kansas. Lawrence est à une heure de route à l'ouest de Kansas City. Cette ville est le siège de l'Université du Kansas, ce qui fait que sa population est très jeune, à forte majorité étudiante. Corollaire de cette moyenne d'âge à peine pubère, la scène musicale y est d'une richesse étonnante, se concentrant essentiellement autour de la rue principale de la ville, Massachusetts Street. A Lawrence, on trouve de nombreux magasins de musique, beaucoup de disquaires, et des bars et des clubs qui proposent plusieurs concerts chaque soir. Et donc des musiciens à chaque coin de rue. Comme Ricky Dean Sinatra. Ricky Dean Sinatra (un nom de guerre formé à partir de ceux de Ricky Nelson, Dean Martin et Frank Sinatra) est né dans les 50's, et a donc grandi dans les 60's avec la musique des groupes anglais envahissant alors les USA. Mais il a aussi grandi avec d'autres symboles de la culture underground américaine, comme le cinéma de série B (zombies et extra-terrestres ayant sa préférence), les comics ou les pin-ups. Musicalement, Ricky Dean Sinatra, accompagné depuis le début de son fidèle guitariste Dewey Mantini, pratique un rock'n'roll matiné de garage avec une touche punky qui l'ont souvent fait comparer aux jeunes Cramps. Et il y a un peu de vrai là-dedans. Pendant une demi-heure, on fait donc connaissance avec le bonhomme, qui se remémore une carrière déjà fort longue, mais qui a surtout pris son essor à partir de la fin des années 80. Interviews (pour anglophones convaincus) et images d'archive ponctuent un

documentaire pour le moins vivant (le contraire eut été un comble pour un musicien aussi extraverti). Le second DVD de cette chronique est la captation intégrale d'un concert donné le 19 juillet 2013 au Liberty Hall de Lawrence, et intitulé "An evening with the music of the Beatles". Tous les ans, depuis 2010, Barry Lee organise ce type de concert au bénéfice de la radio KKFI. Et Barry étant un grand fan des Beatles, le concept de ces concerts est toujours le même, réunir quelques-uns des meilleurs musiciens de Lawrence et de Kansas City afin d'interpréter les chansons des Beatles, avec, en prime, quelques invités pour soutenir la bande. Parmi les musiciens du groupe, on note la présence de gens comme le batteur des Rainmakers, Pat Tomek, le guitariste Darrell Lea, qui joue lui-même dans un tribute-band aux Beatles appelé Vera, Chuck and Dave, ou encore le guitariste Dan Mesh et le percussionniste Paul Lemon, tous 2 ex Mike Ireland and Holler. Quant aux invités, on retrouve cette vieille branche de Joey Skidmore, une fois au chant seul (avec notamment une version rigolote de "The continuing story of Bungalow Bill"), puis avec sa Stratocaster pour un medley consacré à Chuck Berry ("Talking about you" et "Little Queenie") ou encore Ricky Dean Sinatra. Je vous l'ai dit, il s'agit de la captation intégrale de cette soirée, soit 3 heures consacrées au répertoire des Beatles. Les 2 premières heures tapent dans la seconde partie de la carrière du groupe anglais, en gros de 1965 à 1970, avec, entre autres, des reprises de "Let it be", "Revolution", "Helter skelter", "Back in the USSR", "Lady Madonna", "A day in the life", "Rain", "Blue jay way", j'en passe et des meilleures. Quant à la dernière heure, elle est plus spécialement consacrée aux tous débuts des Beatles, la période la plus rock'n'roll, entre les séjours à Hambourg et les centaines de concerts à la Cavern de Liverpool, une période souvent alimentée par de nombreuses reprises, puisque, à Hambourg notamment, le groupe servait presque plus de juke-box humain que de vrai groupe d'ambiance. Je suis toujours un peu sceptique quant à ce genre d'entreprise, mais, honnêtement, on ne s'ennuie pas une seule seconde à visionner ces 3 heures de concert, la compétence des musiciens, la variété des chansons interprétées, et le bon dosage des interventions des invités évitant la simple litanie de titres que l'on connaît déjà par coeur.

WEIRD OMEN : Last train for love (CD Discotica Records)

Weird Omen auraient-ils décidé d'être la réincarnation des derniers néandertaliens ? Au printemps paraissait leur premier single, avec une très belle pochette sérigraphiée signée Jean-Marie Arnon (immortel créateur de la série BD "Dinosaur bop", ainsi, accessoirement, que de la non moins excellente "Je suis une sorcière"), dont l'univers préhisto colle parfaitement aux osselets de Weird Omen, groupe chamanique s'il en est, avec sa composition parfaitement atypique, mais non moins tribale. A ma droite un gratteur de bambou et de boyaux de tigre à dent de sabre déjà entendu chez les Lost Communists, à ma gauche un souffleur de tibia de mammoth, celui-là même qui égayait la musique de Bee Dee Kay & the Roller Coaster des mêmes mélodées païennes, et qui, aujourd'hui, joue du carnyx avec ce grand prêtre idolâtre de King Khan, et au milieu un cogneur de tam-tams qui ne suit qu'une seule voie, le sentier de la guerre. Et nos trois homo erectus, pas encore sur le chemin de la sagesse, de nous abreuver de prédications toutes droit issues de leur grotte natale (dans plusieurs siècles, leurs lointains descendants appelleront ça du garage), glissant sur les tsunamis provoqués par une fonte brutale de la banquise (plus tard, des sapiens dilettantes appelleront ça du surf), et jouant des parties acharnées de rochers et de roulettes (un jour, peut-être, un jeune cro-magnon à banane et roulaquettes pourrait bien inventer le rock'n'roll à partir de cet innocent divertissement). Au passage, nos Weird Omen ont même été espionner quelques tribus voisines pour leur piquer des idées, et ainsi taper l'aurochs autour du feu, comme les croquemaitains des lointaines forêts boréales ("Action time" des Bogeymen), ou les Simpson de l'âge de glace ("Be my rose" de la Johnson Family, dont le chef n'est autre qu'un vieux pitécanthrope antédiluvien, Nigel Lewis, qui, dans son darwinisme primal, s'est dressé sur ses 2 pattes arrière au sein des Meteors, ce qui ne nous rajeunit pas l'évolution). Je ne sais pas vous, mais je me demande si ces frères créatures bipèdes ont vraiment un avenir au milieu de tous ces maléfaisants armés de crocs et de griffes et qui forment la redoutable tribu du music-business. Pas grave, on se les garde bien au chaud pour des jours meilleurs, quand les primates prendront le pouvoir. Si, si. Ça paraît fou présenté comme ça, mais ça arrivera, vous verrez.



STRONG COME ONS : Strong Come Ons (LP, Beast Records)

Il était une fois un groupe orléanais nommé Chewbacca All Stars qui commit une paire d'albums et quelques singles (dont un sur le label de la "442ème Rue" puis-je affirmer d'un ton péremptoire et plutôt fierot) durant sa douzaine d'années d'existence. Chewbacca All Stars c'était un rock'n'roll funky idéalement concocté pour faire danser les filles, notamment avec son orgue inspiré par les sonorités Stax. Jusqu'au jour où Gwen, le batteur, décide de prendre une autre direction musicale avec son propre groupe. Fallait donc lui trouver un remplaçant, ce qui ne fut pas chose aisée. Du coup, Tim, l'organiste, finit par reprendre sa place derrière son instrument de prédilection, la batterie. Mais, cette fois, c'est l'orgue qui s'est retrouvé orphelin. Tant pis, exit l'orgue. Blutch (chant, guitare), Dol (basse) et Tim choisissent de repartir sur de nouvelles bases. Et donc de changer de nom puisque ce n'est plus le même groupe, ni tout à fait la même musique. Strong Come Ons naît en 2012, et ça repart comme en 14. Ceci est donc le premier bambin discographique du trio. Avec un retour drastique vers un rock'n'roll pur jus. Ecoutez "Grinder", qui ouvre le disque, et sa basse abrasive. Ecoutez "Swamp love", qui clôt la première face, et ses déclamations incantatoires. Ecoutez "Explode", qui ouvre le second chapitre, et sa guitare psyché-garage tout droit sortie de chez les 13th Floor Elevators. Mais, comme on ne se refait jamais totalement, le rock'n'roll éruptif de Strong Come Ons ne perd pas son côté dansant et trépidant, une sorte de boogaloo lysergique et acide qui peut vous entraîner au bout de la nuit en une transe extatique propre à vous laisser sans force au moment où s'éteignent les amplis. En gros, gaffe à l'overdose, et surtout à ses retombées matinales.

RIKKHA : Nuit fatale (CD, Le Bison Production - www.lebison.com)

Après 2 EP remarquables, et remarqués, dont un de reprises, "Nuit fatale" est le premier véritable album de Rikkha. Un album qui porte bien son nom puisque le groupe, et surtout sa chanteuse, Juliette Dragon, également danseuse et meneuse de revue (Le Cabaret des Filles de Joie), sont de grands noctambules devant l'éternel. Le noir ne leur fait pas peur, et ça tombe bien parce que l'atmosphère de ce disque est justement fort portée sur cette couleur. Mais plutôt le noir de la série du même nom, avec des ambiances polar garanties ("Nuit fatale", "Je te tue"), mais aussi quelques portraits de femmes qui ne s'en laissent pas compter ("Pretty girl", "Les femmes", celles de Paris, "Morning comes", cette dernière sur une femme agressée qui ne se laisse pas faire, qui se rebiffe, et qui finit par prendre le dessus sur son agresseur), sans parler d'errances diverses ("Road movie", une partie de l'album a été composée et écrite lors d'une traversée de l'Amérique, en voiture comme il se doit), d'une pincée d'érotisme ("Spank me"), ou de tolérance assumée vis-à-vis des autres ("Shemale"). La voix de Juliette Dragon est expressive, chaude et sensuelle, la guitare de Seb Le Bison est foutrement rock'n'roll, entre punk et psycho selon les envies, et la rythmique est à la fois envoûtante, façon cérémonie vaudou, et menaçante, façon serial killer en maraude. La nuit est toujours comme un monde parallèle, comme un espace-temps où tout devient possible, Rikkha en rend parfaitement tout le piquant et la saveur au long d'un album qui ne souffre guère de faiblesse. Si Sacher-Masoch avait été musicien, sa "Vénus à la fourrure" aurait peut-être ressemblé à ça.

BITS OF SHIT : Cut sleeves (CD, Casbah Records/Dangerhouse Skylab)

Dernière sensation australienne en date, les Bits Of Shit viennent de Melbourne, ville rock'n'roll s'il en est, où les kangourous ne sont pas les seuls à pogoter, les humains, même s'ils sont moins performants, n'en arrivent pas moins à gigoter en cadence dès qu'on leur en donne l'occasion. Bits Of Shit c'est un garage cradingue qui fonce droit devant tel un train fou ("The wedding song"), c'est du punk salopé qui glaviote dans tous les coins comme Doc Holliday à OK Corral ("Patrol"), c'est un chanteur enragé (entre Bon Scott et Jello Biafra) qui se brosse les chicots au papier de verre, ce qui attaque en même temps les gencives et la lurette, pas étonnant qu'il ait la hargne ("Red blade"), c'est un guitariste qui ne connaît qu'une position sur son ampli, le 11, bloqué dans le rouge, et qu'une façon de jouer, tout en distorsion façon sirène d'alarme en plein blitzkrieg ("F"), c'est une section rythmique qui n'a le droit de sortir que pour enregistrer ou partir en tournée, le reste du temps, on les garde bien au chaud à l'asile du coin, des fois qu'ils soient contagieux ("Reign"). Bref, Bits Of Shit, c'est à la musique ce que Rocco Siffredi est au porno, ce que Tarantino est au polar, ce que Leone est au western, ce que Ridley Scott est à la science-fiction, ce que Frank Miller est aux comics, ce

que Warhol est à l'Art (avec un grand A), de l'anarchique, du violent, du purulent, du grossier, du dynamité, du sagouin. Autant dire de l'essentiel.

**CHICKEN DIAMOND : II (LP, Beast Records - www.beast-records.com)**

Deuxième album pour un one man band tout droit issu d'un pays où la désolation l'emporte largement sur l'espoir d'un avenir radieux. La Lorraine, avec ses hauts fourneaux en catatonie et ses mines en berne, n'est plus vraiment un paradis sur terre. Du coup, que Chicken Diamond fasse du heavy-blues aux forts relents Detroit sound n'est guère une surprise. Le bonhomme sait donner dans le fort, le lourd, le musclé, sa guitare est nourrie aussi bien aux Stooges qu'aux Blues Explosion, son chant est aussi primesautier que celui d'un vieux bluesman du Delta qui n'aurait, toute sa vie durant, et ce depuis le berceau, vécu que de whisky frelaté, de gnôle de contrebande, d'alcool de patate, et son tempo martelé est aussi implacable que la respiration volcanique d'un marteau-pilon dont on aurait débranché le bouton d'arrêt. Chicken Diamond chante les grands espaces poussiéreux, ceux qu'on parcourt à bord d'une Buick hors d'âge, le canon scié sur le pare-soleil, la bouteille à portée de main, et, avec un peu de chance, une auto-stoppeuse paumée et peu farouche à l'autre bout de la banquette avant, short relevé sur des cuisses fuselées. Chicken Diamond chante la poésie des tueurs en série, des clochards qui taillent la route en quête d'une improbable vérité, des bagarres de saloon les soirs de paie, des cow-boys aux dents ébréchées qui ne parlent plus qu'à leurs bestiaux, des oubliés d'un rêve de classe moyenne qui ne leur a jamais accordé la moindre chance. Chez Chicken Diamond on trouve aussi bien les riffs sournois de T. Rex, débarrassés de leurs oripeaux pop ("Disappear", "Spitting in your face") que les tambours de guerre des indiens des plaines se préparant à une bataille perdue d'avance ("Get out of this town"), aussi bien le blues urbain et primitif d'un B.B. King sous acide ("The thrill is gone") que les déclamations vaudou d'un Robert Johnson plaidant sa cause au carrefour auprès du diable, quelque part à la frontière de l'Alabama et du Tennessee ("31 Highway"), aussi bien les petits matins blêmes et pâteux, après une nuit d'orgie, dans un motel miteux ("Leaving in the morning") que les soirées salaces et graveleuses d'une bande de pochtrons en mal de sensations électriques ("Rock'n'roll people"). Ce disque est vivant, organique, il pulse et respire, il grogne et grommelle, il se gratte les roustons et se frotte une barbe de 3 jours.



The HELLTONS : Nowhere on the map (CD, Never Trust An Asshole - <http://nevertrustanasshole.free.fr>)

Personnellement, j'ai découvert les Helltons en 2011 avec le split EP partagé avec les écossais les Murderburgers. En revanche, j'avais raté leur premier album, en 2010, "Panic attacks". Du coup, c'est la première fois, avec ce deuxième album, que j'ai le plaisir de les écouter sur la longueur. Et caramba, j'ai l'impression qu'ils ont réussi à choper Speedy Gonzales, à becueter la souris la plus rapide du Mexique, et à s'en attribuer la vélocité légendaire. Arriba arriba ! Andale andale ! Dans la grande tradition pop-punk ou punk'n'roll à l'américaine, les bordelais ne se laissent pas distancer, ils s'accrochent aux basques des écuries Lookout ou Fat Wreck comme un lévrier a le regard rivé sur le lapin artificiel qu'il prend pour son prochain petit déj', avec la pugnacité d'un coyote chassant le roadrunner, avec l'énergie d'un Grominet tentant de boulotter un Titi, avec la niaque d'un pitbull aux fesses d'un Rapetou. Les Helltons vous enquillent 12 missiles à tête chercheuse en moins d'une demi-heure, façon orgues de Staline en batterie, façon Clint Eastwood nettoyant un repaire de fripouilles. A l'instar de certains faux frangins new-yorkais en jeans, Converse et perfectos, les Helltons cultivent le goût de la créinerie assumée et délibérée avec des textes à la limite du dadaïsme ("Socially retarded", "I'd rather die than take the bus", "She paid 5,000 bucks for a cat", "I only asked you on a date because you were wearing a the Ergs ! shirt"). Cherchez pas, c'est pas du Beigbeder, ni du Houellebecq, ni du BHL, c'est mille fois mieux (en même temps, c'est pas difficile, je sais). Les Helltons, le genre de groupe à vous remettre en forme pour la journée, même après la méga-cuite de la veille, même après avoir reçu votre feuille d'impôts, même après vous être fait virer de votre boulot de merde. Ce disque devrait être remboursé par la Sécu pour remise en forme d'un moral en berne.

Tex NAPALM & Dimi DERO : Partly animals (LP, Beast Records)

Second album issu de la collaboration entre l'allemand Tex Napalm et le français Dimi Dero, c'est toujours vers l'Australie que les 2 hommes ont le regard tourné. Difficile, à l'écoute du duo, de ne pas penser aux Beasts Of Bourbon, aux Scientists, ou aux Bad Seeds, avec ce traitement poisseux d'un rock'n'roll qui plonge ses racines dans des marécages pas toujours très accueillants. Ceci étant, des marais, on en trouve aussi aux Etats-Unis, et, parfois, la country n'est jamais bien loin chez nos 2 lascars, comme dans "Temptation". Le chant de Tex Napalm a quelque chose du phrasé caverneux d'un Nick Cave, un côté sombre et menaçant, son jeu de guitare, tout en sinuosités, en méandres, en ondulations, a quelque chose de reptilien, ou de la nonchalance d'une rivière ralentie par la boue de son lit. Quant à Dimi Dero, son jeu de batterie instinctif et tribal nous transporte en plein coeur de cérémonies chamaniques où il n'est pas certain que nous soyons les bienvenus. Le poteau de torture n'est jamais bien loin des danses hallucinogènes, et le titre de cet album nous rappelle que les animaux-totems, s'ils sont censés être protecteurs pour ceux qui les vénèrent et les respectent, peuvent aussi détruire quiconque ne les prend pas au sérieux. Tex Napalm et Dimi Dero, mi-hommes mi-animaux, donc, selon leurs dires, nous le rappellent de manière explicite. Au moins sommes-nous prévenus.

PRIMEVALS : Heavy war (LP, Beast Records)

Bigre ! Je ne pensais pas qu'ils étaient encore actifs les Primevals. Cet album fait pourtant montre d'une belle vitalité. Le scotch, ça semble conserver. Souvenez-vous, il y a 30 ans, en 1984, paraissait le premier mini album des Primevals sur New Rose, "Eternal hotfire", un mélange de Detroit sound, de blues dégingué à la Beefheart, de rock'n'roll psychotique à la Cramps (pour qui ils ont d'ailleurs ouvert sur plusieurs dates de la tournée européenne de 86), et de 60's garage. Le groupe cesse ses activités en 1990, avant de faire un bref come-back en 1997, et, surtout, celui qui nous intéresse aujourd'hui, son grand retour depuis 2007. De la première formation de 84, 3 membres sont encore présents sur ce nouvel album, le chanteur Michael Rooney, le guitariste Tom Rafferty et le bassiste John Honeyman. On peut y ajouter le batteur Paul Bridges puisque ce dernier a rejoint le groupe en 88. L'un dans l'autre, "Heavy war" est le huitième album des écossais, ce qui, compte tenu d'une carrière en pointillés, n'est pas si mal. Evidemment, aujourd'hui quinquagénaires, les Primevals ne sont plus forcément aussi fougueux que dans leur folle jeunesse, mais qu'on se rassure, ce disque n'a rien d'un truc qui sent la maison de retraite, d'un truc insipide qui sent sa reformation bon marché. Que nenni ! Il y a encore de belles tranches de rock'n'roll bien juteux ("Predilection for the blues", et son intro à la Bo Diddley),

mais aussi de savoureuses compositions bluesy ("Don't be afraid to cry" sur lequel plane l'aura bienveillante du Gun Club). C'est pas parce que les rides se sont creusées, que les cheveux ont blanchi et que les lunettes sont devenues correctrices plutôt que noires que les Primevals ont perdu le feu intérieur qui les animait jadis. Les écossais sont réputés pour avoir une solide constitution (le climat est vivifiant dans les Highlands) et pour avoir un sens inné du combat, ce n'est donc pas le temps qui passe qui leur fait peur. J'ai zappé leurs 2 albums précédents, parus depuis leur reformation de 2007, j'ai donc eu la surprise de les redécouvrir avec ce "Heavy war" (le titre est à lui seul un symbole), ce qui m'a ravigoté. J'ai redressé les épaules, j'ai bombé le torse, et je me suis dit que si les Primevals pouvaient faire la nique à l'âge, je le pouvais aussi. Une cure de jouvence dont devraient s'inspirer quelques vieilles burnes de la variété française, au lieu de s'offrir des liftings ratés.

OLD BONES BRIGADE : Rock'n'roll saved my soul (CD, Trauma Social)

Bon, on ne va pas tourner autour du pot de confiotte, le groupe dont auquel je vais vous causer présentement n'est qu'un ramassis de dangereux prosélytes. Voilà, c'est dit ! Les mecs, un jour pas fait comme un autre, ont été touchés par la grâce du rock'n'roll et les voilà aujourd'hui qui tentent de convertir tout le monde aux vertus et aux bienfaits des 3 accords et du binaire. Et si ça ne file pas droit, c'est pas à coups de goupillon qu'ils font rentrer les brebis égarées dans le droit chemin, c'est à coups de 6 cordes sur le coin du museau qu'ils bénédictionnent. C'est sûr qu'avec des arguments pareils y a pas presse à aller voir du côté de la pop ou de la variété si l'herbe est plus verte. Perso, je suis plutôt content d'avoir moi-même été converti voilà bien des années, parce que les bourre-pifs, fussent-ils saints, vaut mieux les donner que les recevoir, et nos orléanais ont la main leste quand il s'agit de donner l'absolution. Ca doit y aller sec la délation à confesse avec des chanoines pareils. Torquemada est ses inquisiteurs, à côté, c'étaient des bisounours. Depuis les premiers accords délurés du "Crash" jusqu'aux 12 mesures déferlantes de "Old bones blues", ça avoine dru, ça flagelle sévère, ça promet du purgatoire, ça prophétise de l'apocalypse chez ceux qui feraient mine d'esquisser l'ombre d'une pensée hérétique. Old Bones Brigade sont toujours prêts à allumer les bûchers, à actionner les brodequins, à invoquer la divine colère pour qui aurait des vellétés déviantes, des idées sacrilèges, des vues mécréantes. Ils le disent et le répètent, le rock'n'roll a sauvé leurs âmes, y a pas de raison que ça ne marche pas sur les autres.



The MIDNIGHT ROVERS : Rockin' class (LP + CD, La Distroy/The Midnight Rovers Prod./General Strike/Maloka/Appel Aux Luttes)

Les Midnight Rovers ont une histoire plutôt chaotique. On les avait laissés en 2010 avec un premier album, "Suburb rock'n'roll", qui se baladait entre rock'n'roll et punk, et avec une chanteuse. On les retrouve aujourd'hui avec ce deuxième album franchement rockabilly, et un chanteur. Non pas que la fracture soit si franche, d'ailleurs, ça reste intègre et empreint d'authenticité, c'est juste que ça surprend un chouia quand on ne s'y attend pas. Ceci étant, ce rockabilly a fière allure, avec un chanteur qui connaît ses vocalises sur le bout de la langue, qui use aussi de l'harmonica avec foi et passion, avec une guitare vintage et millésimée, avec une contrebasse replète et ondulante, avec un batteur qui peut le plus avec le moins. L'album s'ouvre sur un instrumental affriolant, "Jungle rockabilly", qui pose de suite les bases sur lesquelles l'édifice se construit, entre rockab pur jus ("Lost soldier"), hommage déferent (la reprise de "Honey don't" de Carl Perkins), mid-tempi tendance pop ("Elle", le seul titre en français, "Be a good girl"), ou bluesabilly sautillant ("Cruel life"). Bon an mal an, quelles que soient les époques, les modes, les aléas, le rockabilly parvient toujours à survivre et à se rappeler à notre bon souvenir auditif au milieu des vagues punk, hardcore, rock'n'roll, métal, noise, j'en passe et des plus bruitistes. Pas mal pour un style qui fête ses 6 décennies. Elvis n'a pas oeuvré en vain.



INTERNET

Le label archiviste **Mémoire Neuve** poursuit son oeuvre de résurrection de groupes oubliés depuis longtemps. Dernières parutions en date : **Végétator's** (Lisieux, et Thérèse, elle en pense quoi de leur punk-rock ?), **Virus 77** (Bois Colombes, avec 2 futurs R.A.S.), **No Fuck Bébé** (Montbéliard). Plus d'infos ici : www.memoireneuve.fr @ Actualité chargée pour le label parisien **Slow Death** ces derniers mois avec un EP des **Cadavres** ou la quasi intégrale des excellents **Protex Blue** (LP + CD + fanzine, un boulot de fou). Pour tout savoir : www.slow-death.org @ Le groupe punk mélodique californien **Zebrahead** vient de sortir un nouvel album, "Call your friend". Pour réviser vos connaissances sur eux : www.zebrahead.com @ **La Gazette Du Rock** est un excellent fanzine belge qui parle de rock et de bande dessinée. Impression luxueuse, pléthore d'illustrateurs (**Bouvard**, **Mezzo**, **Jampur Fraize**, entre autres), et un gadget avec chaque numéro, on ne se fiche pas de la fiolle du client, alléi une fois : <http://maisondurock.blogspot.fr/la-gazette-du-rock.html> @ Le label lyonnais **Pop The Balloon** fait dans le local avec sa dernière production, **Nasty Werewolves** (avec des anciens **Crabs** ou **Universal Vagrants**, c'est du pur rock'n'roll). Ne mourez pas idiot, la pêche aux infos c'est par ici : www.poptheballoon-records.fr @ Ca fait toujours un maximum de boucan du côté de Washington DC avec **Borracho** qui vient de se fendre d'un nouvel album (5 titres, 35 minutes de fureur), "Oculus". Si vous ne connaissez pas encore les brutos, il n'est pas trop tard : borrachomusic.com @ On n'osait plus y croire, pourtant les vétérans américains **Black Oak Arkansas** sont de retour d'entre les morts, toujours emmenés par leur chanteur haut en couleurs **Jim Dandy**. Ils ont même résigné sur leur label historique **Atlantic**

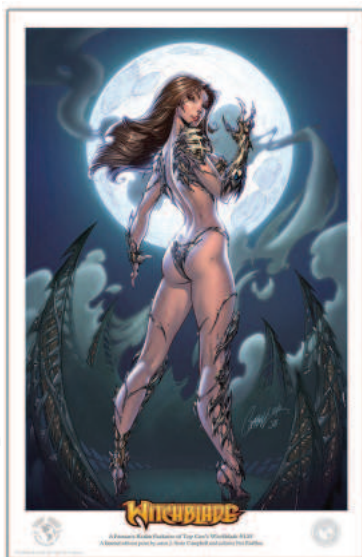
pour un nouvel album, "Black thar n' over yonder", qui propose pour un tiers des chansons récentes, et pour les deux autres tiers des inédits des 70's. A 40 ans d'écart, y a pas une ride superflue. Goûtez au southern boogie authentique : www.blackoakarkansas.net @ 20ème édition de la lettre d'info du label hardcore vosgien **Déviance**. Ca se télécharge ici : <http://steph.deviance.free.fr> @ Le journaliste **Jean-Luc Manet**, qui écrit aujourd'hui dans les **Inrocks**, a fait ses armes dans le défunt magazine **Best**. C'est de cette collaboration qu'il vient de tirer un bouquin, compilation de quelques-uns de ses meilleurs papiers de l'époque. "**Ici & indépendant (of Best : 1988-1993)**" vient de paraître chez **Camion Blanc**. Les illustrations sont signées **Laurent Manet**, son frère, et, accessoirement, le premier bassiste de **Ludwig Von 88** (lire ailleurs dans ce numéro la chronique de la réédition de leur premier 45t). Pour savoir de quoi il retourne : www.camionblanc.com @ Pas facile de s'y retrouver dans la discographie de **Bob Dylan**, entre ses dernières exactions et les parutions de l'excellente collection "Bootleg series". Pour mettre de l'ordre dans tout ça, et pour dépenser quelques dollars, une seule adresse : bobb Dylan.com @ Des nouvelles de l'excellent label **Pitshark** (rock'n'roll à tous les étages), avec la sortie d'un nouveau single du groupe breton **Outside**, emmené par un australien expatrié, et qui accueille même, sur ce nouvel opus, son compatriote **Chris Masuak**. Pas besoin de vous préciser que ça dénote grave. Tout comme chez les mexicains **the Infierno** qui, eux aussi, sortent un single, dans la langue de **Pancho Villa** : www.pitshark.com @ Chez **Dirty Punk** aussi on continue de s'activer avec un album d'**External Menace**, un EP des **Cadavres** (dans la même série que celui sorti chez **Slow Death**) ou encore la réédition de l'album "Liberté" de **Sherwood Pogo**. Pour la visite, suivez le guide : www.dirtypunk.fr @ Les **Washington Dead Cats** viennent de sortir leur nouvel album, "Primitive girls are more fun !", dont une superbe édition en picture-disc, ainsi qu'un 45t, le premier d'une série de 4 avec des faces B inédites (reprise du "Jungle rock" de **Hank Mizell** sur la première livraison). C'est toujours aussi bien : www.washingtondeadcats.com @ L'américaine **Lydia Loveless** est mimi comme tout. Elle propose un mix de country et de rock'n'roll plutôt sympathique. Tout pour plaire : <http://lydiaLoveless.com> @ La division livre du label **Julie Prod** vient de faire paraître "**Le massacre des bébés skai**" de **Thierry Saltet**, une étude sur les 2 éditions, en 1976 et 1977, du **Festival de Mont de Marsan**, illustrée et tout : <http://julie.editions.free.fr> @ Il me semble bien vous avoir déjà touché 2 mots du magazine japonais **Ulysses** il y a quelque temps. Le magazine n'existe plus dans sa version papier, mais il a été remplacé par un blog. Pas de panique, il est bilingue, japonais/anglais : <http://ulyssesmagazine.blogspot.com> @ Le label anglais **Overground Records** vient de frapper un grand coup avec le nouvel album solo de **Steve Ignorant**. Premier disque depuis 20 ans pour l'ancien chanteur de **Crass**, c'est pas rien. Il y est accompagné par le groupe punk irlandais **Paranoid Vision**. C'est toujours aussi bien : www.overgroundrecords.co.uk @ La reformation la plus improbable de l'année, celle des **Stupids**, le plus barré des groupes punk-hardcore anglais des années 80. Avec un nouvel album à la clé, "The kids don't like it". C'est sûr que les mêmes gavés de niaiseries MTV ou NRJ vont avaler leur Yop de travers en écoutant ça : <http://thestupids.org> @ Ca faisait un moment que **Cathy Viale** (alias **Cathimini** quand elle écrit dans **Abus Dangereux**) planchait sur ce bouquin, elle vient enfin de le finaliser avec **Mathias Moreau** (alias **Dallas Kincaid** quand il sort sa guitare). "**It's not only rock'n'roll - Sexe, drogues et sagesse du rock**" propose des interviews d'artistes de rock, mais pour parler philosophie. Voilà qui change. Le livre paraît aux **Editions Intervalles** : www.editionsintervalles.com @ Les **Flying Donuts** vont se mordre la queue au printemps 2014 avec à la fois la sortie de leur nouvel album, le bien nommé "Still active", et la réédition de leur tout premier, "Last straight line", avec 4 titres bonus : www.flyingdonuts.net @ Un peu de lecture que vous ne trouverez pas dans la salle d'attente de votre dentiste, le n° 42 (encore 400 et ça fera un bon chiffre) de **Que Vive Le Rock Libre**. Ca se télécharge ici : <http://trauma-social.propagande.org> @ Alleluiah ! Le label havrais **Closer Records** renaît de ses cendres, 20 ans après la fermeture. A l'époque, le label nous avait proposé quelques belles galettes rock'n'roll bien juteuses (**Barracudas**, **Beasts Of Bourbon**, **Ramones**, **Fixed Up**, **Batmen**, **Thugs**, etc). Pour sa résurrection, il nous annonce la réédition de l'album "Meantime" des **Barracudas**, qui avait été la première référence du label il y a 30 ans, ce qui ne rajeunit personne, hélas. Que voilà une année 2014 qui commence bien : www.closerrecords.com @ <http://www.coopstuff.com>

Coop est un illustrateur éminemment rock'n'roll. On ne compte plus le nombre de pochettes de disques à son actif. Ce serait bien le diable que vous n'en ayez pas 1 ou 2 dans votre discothèque. Ou alors,

c'est que vous vous êtes trompé de crèmerie, et que ce n'est pas cette feuille de chou que vous devriez lire, mais plutôt "Jeune et jolie". L'art de Coop est tout en courbes et en rondeurs, et il excelle dans les représentations de démons sarcastiques et, surtout, de démons sensuelles. Ses illustrations se retrouvent partout, des fringues aux jeux de cartes, des posters aux figurines, des bijoux aux patches, sans parler des livres, jusqu'à des emballages de capotes, c'est dire où ça va se nicher. Ce site est en fait sa boutique en ligne, histoire de vous procurer en direct tous ces beaux objets. Au niveau des prix, ça varie en peu en fonction de la rareté ou de la disponibilité, mais, globalement, ça reste abordable. Le principal problème reste les frais de port. La poste américaine a tellement augmenté ses tarifs ces dernières années que, selon ce que vous achetez, vous pouvez parfois doubler la facture, ce qui, je vous l'accorde, n'est guère engageant. Mais comme, d'un autre côté, tout ce qui est proposé sur le site est difficilement trouvable dans nos contrées, ça peut valoir la peine de casser sa tirelire si vous voulez vraiment vous faire plaisir.

www.dangergirl.com

Et pendant qu'on y est, autre dessinateur, de comics celui-là, et autre boutique en ligne. **J. Scott Campbell** est surtout connu pour être le créateur de **Danger girl**, une série d'espionnage qui relatait les aventures de 3 espionnes internationales aux mensurations à faire mourir de jalousie n'importe quelle Miss Monde normalement constituée. Il a aussi oeuvré sur plusieurs séries **Marvel**, comme **Spiderman**, ou encore sur des séries comme **Witchblade**. A chaque fois, on remarque sa prédilection pour les personnages féminins, dont il fait de vraies déesses aux proportions parfaites. Plus récemment, il s'est intéressé aux contes, comme **Blanche Neige**, **La petite sirène** ou **Le magicien d'Oz**. Dans sa boutique, vous pourrez donc vous procurer des éditions rares de quelques-uns de ses travaux. Certaines de ces éditions sont signées de sa main. Les prix sont évidemment variables en fonction du tirage plus ou moins limité, et de la présence, ou pas, de la signature de l'artiste, mais, dans l'ensemble, ça n'est pas trop inaccessible. Pour compléter la chose, vous trouverez un lien qui vous redirigera vers la mise en ligne de quelques autres exemples de ses travaux. A vendre eux aussi.



www.elvira.com

Non, ça ne vire pas à l'obsession, mais puisque j'écris ces lignes en pleines fêtes de fin d'année, avec des cadeaux partout, j'en profite pour faire le tour des boutiques en ligne. Celle-ci, vous l'aurez compris, est consacrée à **Elvira**, personnage télévisé et cinématographique incarné, dans les années 80, par **Cassandra Peterson**. Elvira, c'est une version moderne de **Vampira**, personnage créé dans les années 50 par **Mailla Nurmi**. L'apparition cinématographique la plus remarquée de Vampira fut sa composition dans "Plan 9 from outer space" de **Ed Wood**. Vampira était un personnage noir et sombre. En revanche, Elvira a un côté nettement plus parodique, et nettement plus sexy. Cassandra Peterson a même carrément posé pour ce qu'on appelle pudiquement des photos de charme, en gros des photos de cul, parfois à la limite du porno. Mais, avec sa plastique, on ne s'en plaindra pas. Bref, dans cette boutique, vous trouverez tout plein de bazar à l'effigie de notre belle sorcière, comme une ligne de parfums, les inévitables photos autographiées, les t-shirts, les reproductions de sa robe, moulante et fendue comme il se doit, des DVD (zone 1 malheureusement), de ses films aussi bien que de certains de ses shows télé au cours desquels elle programait d'obscurs films de série B (pour ne pas dire Z), des posters, ou même, si vous avez de la place, des représentations de la belle, en carton découpé grandeur nature. Comme d'habitude, les prix varient en fonction des articles (comptez 30 euros pour sa robe par exemple, ce qui n'est pas exorbitant), mais ne sont pas si élevés que ça, sauf quand ceux-ci portent l'autographe de Cassandra, là, ça grimpe vite.

www.ricfrane.com

On reste dans l'illustration avec le site officiel de **Ric Frane** (rassurez-vous, il y a aussi une boutique en ligne, eh eh). Le bonhomme fait dans le fantastique et l'horreur, et ses dessins sont de véritables chefs d'oeuvre, la plupart du temps très réalistes, parfois parodiques, souvent délicieusement érotiques. Le site propose de nombreuses galeries par thèmes : fantastique d'inspiration asiatique, anges et démons, jeunes femmes armées et dangereuses, monstres classiques (loups-garou, vampires, **Frankenstein**, la **famille Addams**, les **Munsters**, momies), pin-ups court vêtues (voire pas vêtues du tout), héroïnes horribles (la **fiancée de Frankenstein**, **Wednesday**), contes détournés (**Blanche Neige**, la **Belle au Bois Dormant**). Depuis peu, Ric Frane s'est lancé dans un nouveau travail, sous le pseudonyme de **Baron Von Reign**, digital celui-ci, sur un thème steampunk gothique, dont il nous présente les premiers résultats, du même niveau de qualité que ses dessins "traditionnels". Si vous décidez d'acquérir les reproductions de quelques-unes de ses oeuvres, celles-ci sont dans une fourchette de prix acceptable, et les frais de port annoncés ne sont pas trop élevés, ce qui devrait vous éviter de vous ruiner.

